

# FIGARO ILLUSTRÉ



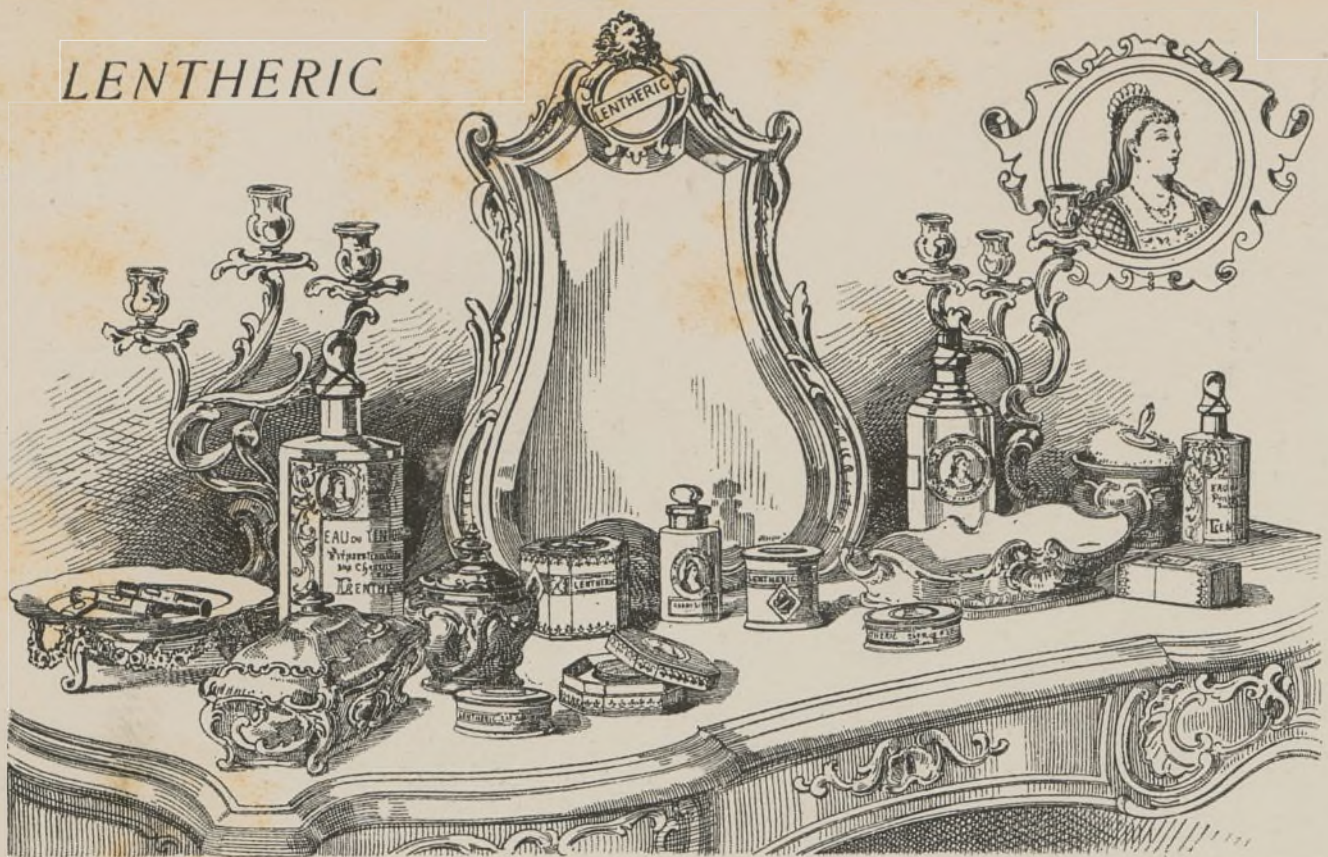
Ayuntamiento de Madrid

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & C<sup>e</sup>, 9, rue Chaptal, Paris.

PRIX : 3 fr

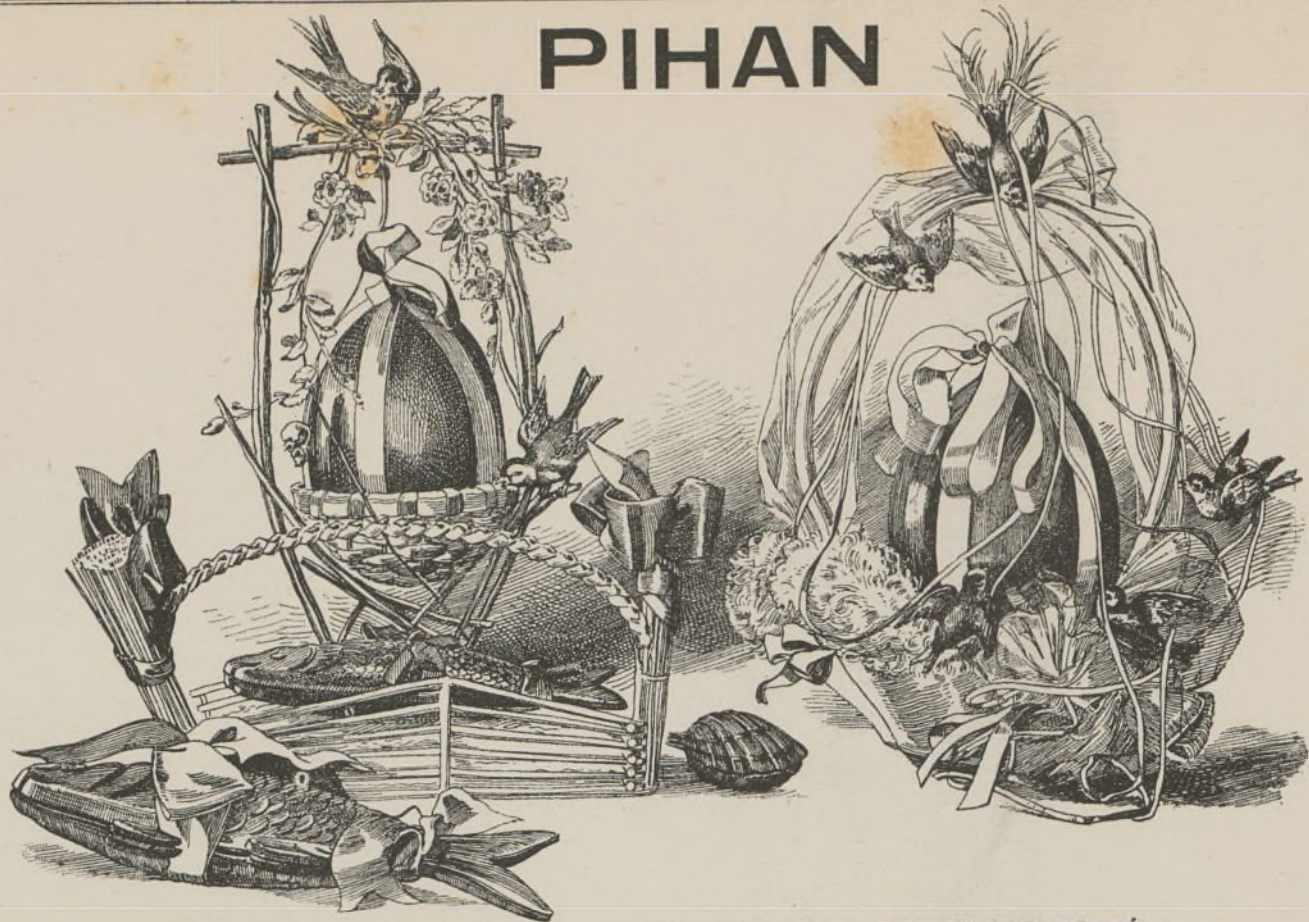


LENTHERIC



FARDS DU TINTORET. — 245, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS

PIHAN



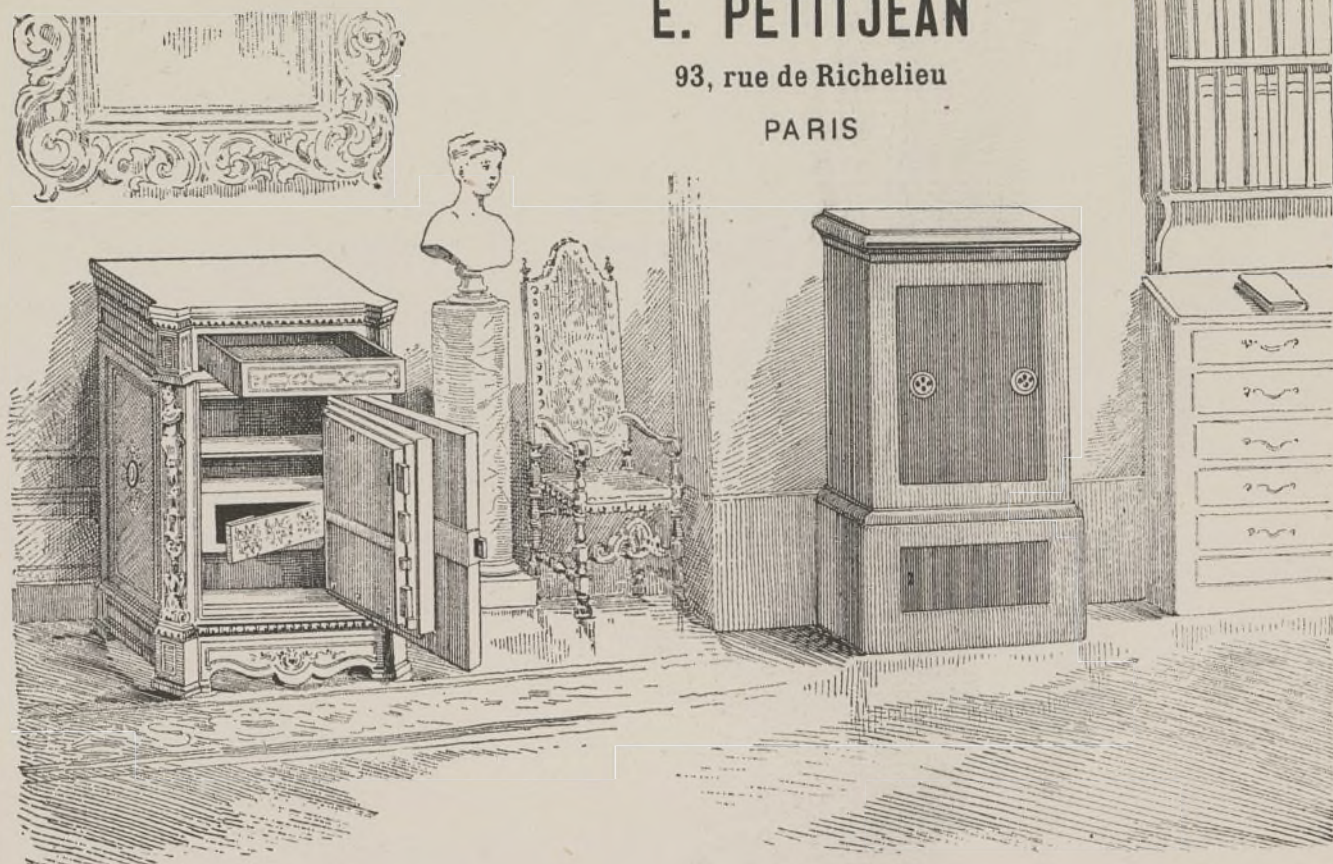
CHOCOLAT RICHE. — 4, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

Leoty



E. PETITJEAN

93, rue de Richelieu  
PARIS



AU  
GRAND FRÉDÉRIC



MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.



La plus Grande Manufacture de Voitures  
(Ancienne Maison Ad. SAMUEL)

LA CARROSSERIE INDUSTRIELLE

BUREAUX & MAGASINS  
228, rue du Faubourg Saint-Martin  
PARIS

Exposition Internationale, 1890. — DIPLOME D'HONNEUR

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ

Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE)  
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS



Signature à exiger pour la VÉRITABLE EAU DE BOTOT  
17, rue de la Paix.



# FIGARO ILLUSTRÉ

Avril 1891



PROCESSION SOLENNELLE DU COURONNEMENT  
DE LL. MM. II. L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

*Au Kremlin, le 15 mai 1883.*

Panorama par POILPOT.



## SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

*La Séance du Coiffeur*, par ALBERT LYNCH.

*L'Averse*, par PIERRE OUTIN.

*Procession solennelle du Couronnement de LL. MM. II. l'Empereur et l'Impératrice de Russie, au Kremlin, le 15 mai 1883*, panorama de POILPOT. (Photographies directes), par T. G.

*Le Mois parisien*, par LA GRAND'VILLE.

*Le dernier Portrait de S. A. I. Mgr le Prince Napoléon*, reproduction directe d'une photographie de M. le comte L. P.

*Les Livres*, par R. M.

*La Porte de Bronze*, dessin tiré de la *Semaine Sainte* à Rome, par PAUL RENOUARD.

*Tom et Bob*, par LUDOVIC HALÉVY, de l'Académie Française. Illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH.

*Acquittée!* roman par FORTUNÉ DU BOISGOBEY (deuxième partie). Illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH.

*Berceuse*, par GASTON LEMAIRE. Illustration de REJCHAN.

*Le Winning Post*, par PAUL DEVAUX. Illustrations de CRAFTY.

COUVERTURE : *Les Violettes*, par F.-H. KAEMMERER.

# Le Mois Parisien

*Le printemps mondain. — Le carême fin de siècle. — Les five o'clock du Figaro. — Théodore de Banville. — Orientales et Occidentales. — Optimisme à outrance. — Le prince Napoléon. — La suppression du pari-mutuel. — Les parieurs à l'aveuglette.*

Le printemps arrive, les mains pleines de fleurs; et, malgré les prédictions pessimistes, le rude hiver n'a tué ni les violettes, ni les roses. Toutes parfumées de fine gaieté, les réceptions mondaines se multiplient, prodiguant leurs magnificences et leurs sourires. Le carême les avait un moment interrompues. Il faut bien se mortifier un peu : Ça repose et ça fait plaisir à Massillon. D'ailleurs, la pitié parisienne est aimable. Elle a ses spectacles édifiants, ses distractions salutaires, ses *five o'clock* où l'on cause des prédicateurs mondains dont quelques-uns font sensation, savent unir le sacré à l'agréable et jettent avec grâce le *dernier cri* de l'âme que l'infini tourmente. Le carême passé, les macérations prennent fin. On retourne au Bois, le matin; on renonce, pour les costumes, aux teintes pénitentes, au gris poussière et à la couleur Sainte-Thérèse; on reprend régulièrement ses réceptions de cinq heures où réapparaissent la crème, le chocolat et le punch, bannis pendant la période d'abstinence. Les robes montantes font place aux décolletés. On sort du coffret laqué ses diamants et ses perles. L'hymne du Carmel expire sur les jolies lèvres qui se revivifient avec le carmin du pot au rose un moment mis sous clef. La parisienne, qui semblait aspirer au cloître, redevient fée. Elle éblouit, elle rayonne, elle reprend son rôle charmant, elle règne sur le bon goût et sur la mode.



Il faudrait un volume — armorial ou livre d'or — pour parler comme il convient des réceptions du mois, des splendides soirées données par la vicomtesse de Tredern, par la comtesse Pierre de Ségur, par la baronne Morio de l'Isle, par madame Aubernon, par le prince et la princesse Bibesco, par la princesse de Broglie, par le prince de Sagan, par le marquis de Mornay, par madame Dollfus, par la marquise de Massa.

Et les soirées de Pierre Véron, et celles de M. Boucicault, et les réceptions officielles de M. Constans, où l'on ne dédaigne pas d'entendre Kam-Hill, si original dans le *Pendu* et dans la *Ronde du Garde champêtre!* Les plus intrépides mondains sont obligés de faire un choix parmi ces plaisirs, car ils seraient promptement sur les dents, ce qui devient vite pénible, même pour les plus solides rateliers.

Pendant tous le mois, les mercredis du *Figaro* ont fait fureur. Ce sont, par excellence, les *five o'clock* des mondains lettrés et artistes. Dans ce bel hôtel qui a vu, depuis quinze ans, passer tout ce que l'univers compte de célébrités, se groupent maintenant, une fois par semaine, les esprits d'élite, ceux qui ont un nom et un rôle dans le mouvement contemporain. Le hall du *Figaro* devient le foyer de cet

immense théâtre : Paris. Quelle spirituelle *Occidentale* le bon Banville eût écrite sur ces réunions incomparables, lui que le divan Lepelletier éblouit jadis!



Théodore de Banville, que tout Paris entourait à Saint-Sulpice, avait soixante-huit ans; mais on le croyait beaucoup plus jeune, car son intelligence, ses illusions et son labeur étaient restés ceux d'un jeune homme. Il était d'une extrême bonté, d'une gaieté souriante que la souffrance n'altéra jamais. Il aimait la jeunesse, il accueillait les débutants, il leur envoyait de longues épîtres où il leur prodiguait les bonnes paroles et les conseils utiles.

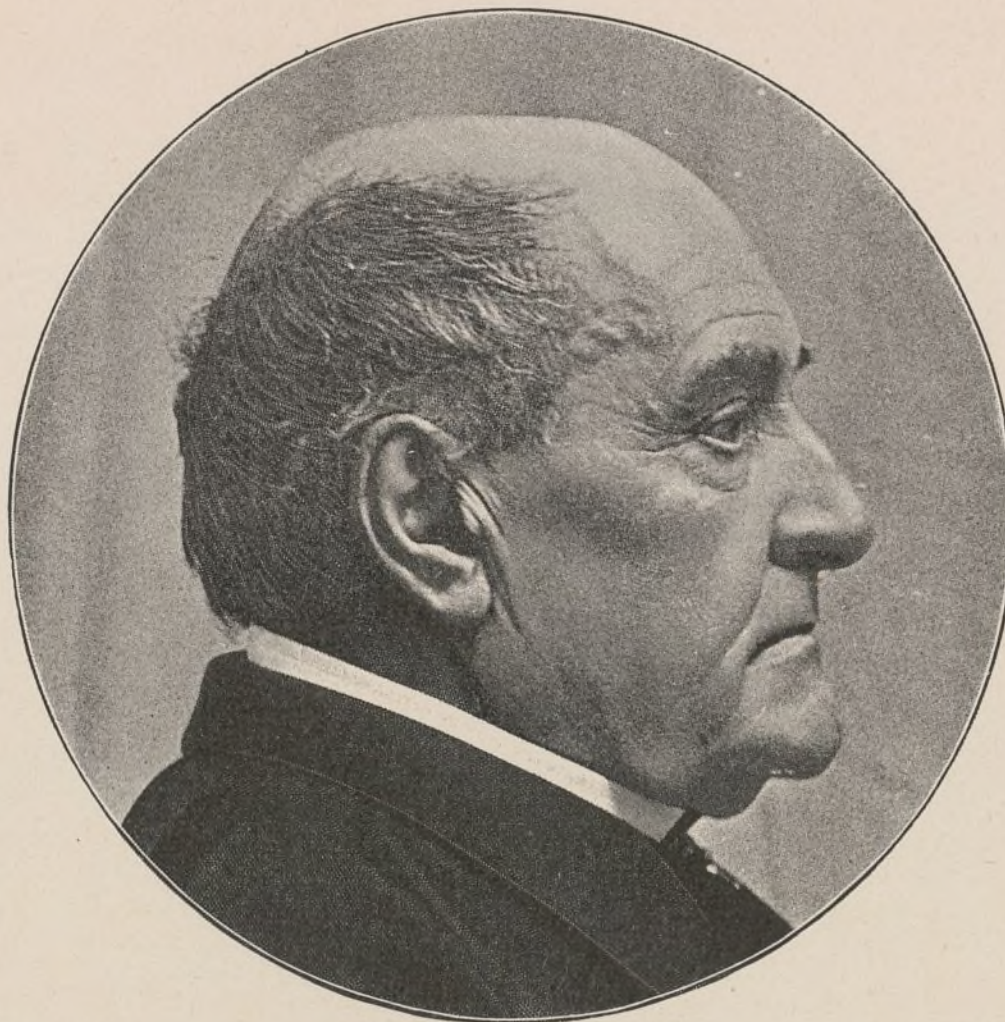
On a reproché à Victor Hugo, en plaisantant, d'avoir écrit à un certain nombre de garçons coiffeurs ou de cochers de fiacre qui lui avaient dédié des vers : « Vous êtes l'avenir. Continuez ». Banville appartenait, comme Hugo, à l'école de l'indulgence. Il se plaisait, d'ailleurs, à vivre dans la féerie et dans l'extase outrancière. Il se voyait entouré de gens « beaux comme de jeunes dieux ». Le moindre jeu de lumière devenait pour lui un merveilleux embrasement, un océan de diamants, de rubis, de turquoises, d'émeraudes et de topazes en fusion. Quiconque avait des cheveux, même rares, secouait une crinière de lion. A ses yeux, toutes les femmes avaient des traits réellement divins. Complètement brouillé avec Schopenhauer, il pratiquait un optimisme que rien ne découragea. Sa bienveillance était telle, que sa dernière ode, celle qu'il écrivit d'une main expirante, fut un éloge dithyrambique du parapluie.

Quand on demandait à Banville un autographe de deux lignes, il vous envoyait cinq pages de sa jolie petite écriture ronde et soignée. Parfois, il répondait à vos lettres par des lettres en vers d'une prodigieuse

richesse de rime, où il déclarait par exemple que, coiffé d'un bonnet de *coton*, il était plus fier qu'*Othon*. Devenu chauve, après avoir été orné de cheveux blonds fins et soyeux, il aimait, en effet, à arborer la coiffure à mèche du roi d'Yvetot. Il avait aussi de longs bonnets rouges à la Masaniello, des bonnets de pêcheur napolitain et des bérêts multicolores pareils à ceux des personnages de Watteau. Atteint d'une bronchite chronique, il sortait le moins possible depuis quelques années; mais, autrefois, que de charmantes soirées il nous fit passer! Quel causeur étincelant! Sa phrase parlée était de longue haleine, pleine d'incidentes, comme sa phrase écrite; mais quelle inépuisable fantaisie, comme les traits amusants, spirituels, s'y succédaient sans effort! A la table d'Hugo, il était éblouissant, et le poète des *Orientales* doit au poète des *Odes funambulesques* quelques pintes de ce bon sang qui le maintint en belle humeur jusqu'à la fin de sa glorieuse existence.



Les détails relatifs aux derniers moments du prince Napoléon et à ses obsèques, ainsi que les anecdotes sur sa vie ont rempli les jour-



S. A. I. Mgr. LE PRINCE NAPOLEON

(Dernière photographie exécutée en février 1891, par M. le comte L. P.)



naux. C'est une singulière destinée que celle de ce prince qui eut tous les dons : l'esprit, l'éloquence, l'énergie, et qu'une sorte de guignon, ou, si l'on veut employer une expression moins triviale, de fatalité, empêcha toujours d'utiliser ces qualités précieuses.

Même en France, il fut l'éternel suspect et l'éternel exilé. Réduit au rôle ingrat et subalterne de mécontent et de frondeur, il ne put être ni franchement impérialiste, ni franchement républicain, et le terrain manqua toujours sous ses pieds quand il tenta de réaliser ses vœux ambitieux. Il vécut et il vint de disparaître en « César déclassé ». Ce qualificatif qui lui a été si souvent jeté à la tête comme une injure, n'en était pas une dans la pensée d'Edmond About quand il écrivit son fameux article, lequel était élogieux d'un bout à l'autre. Edmond About voulait dire simplement que le prince Napoléon avait toutes les qualités d'un César sans réussir à en tenir l'emploi magistral. Mais le mot était frappant : on en fit un pavé de l'ours. Une défaveur s'attache toujours à l'épithète de déclassé dans ce pays où, pour réussir, il faut être, selon les régimes, courtisan des rois ou des foules, et où les coteries ne pardonnent pas à ceux qui essaient de se passer d'elles. Peut-être le prince Napoléon manqua-t-il d'esprit de conduite. Peut-être ne tint-il pas, dans son existence privée, un compte suffisant des susceptibilités ou des préjugés sociaux. Un sage, écrivant à un ami, lui disait :

Ami, cache ta vie et répands ta pensée.

Le prince Napoléon ne semble pas avoir assez caché sa vie. Il ne semble pas avoir suffisamment craint d'alimenter la chronique de la « Gazette de Hollande » et de grossir les *Mémoires de Cora Pearl*. Certes, personne n'est impeccable ; mais ceux qui, par goût ou par situation, sont condamnés à se poser en censeurs, s'exposent à être censurés sans ménagements. C'est ce qui est arrivé à l'hôte du Palais-Royal.

Les cochers du cirque faisaient des révolutions à Byzance. La suppression du pari-mutuel aurait pu, sous un gouvernement moins énergique, causer à Longchamps une petite émeute. Bookmakers et parieurs sont, en effet, fort mécontents. Le pari sur les chevaux de courses était passé, chez nous, à l'état de rage. La moitié de la population parisienne, petits bourgeois, petits commerçants, ouvriers, pontaient à l'aveuglette, alléchés par quelques coups heureux, sur des chevaux quelconques qu'ils n'avaient jamais vus et qu'ils étaient incapables de juger. Des employés volaient leurs patrons pour jouer aux courses. L'ouvrier y engloutissait son salaire. Un dessin de Forain, digne de demeurer célèbre, nous montre un ouvrier qui rentre hébété dans son gilet meublé d'une table de bois blanc et de deux chaises de paille. Sa femme l'attend, son poupon dans les bras. « Que te reste-t-il de ta quinzaine ? » demande-t-elle. Et le malheureux répond : « Rien. Actéon s'est trompé de parcours ». C'est à la fois sinistre et grotesque.

Dans *Une bonne fortune*, Alfred de Musset nous dépeint les paysans de la Forêt-Noire venant risquer à la roulette de Bade leur sueur d'une année. Ils sont là, avec leur veste rouge et leurs souliers pleins de boue, tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts, muets d'horreur devant la Destinée et suivant des yeux leur pain qui court devant eux. Ils jouent, ils partent les mains vides, ils rentrent chez eux à tâtons, cherchant les murs de leur chaumière où sont les enfants au berceau, l'aïeule au coin du feu. Et le poète s'indigne. Ces pauvres paysans, il les a sur le cœur.

C'est, en effet, une chose abominable que le jeu pour les petits. Il les tente d'autant plus qu'ils sont plus misérables, car on joue surtout quand on a besoin d'argent. Il est donc difficile de blâmer le ministre qui a voulu soustraire le pauvre aux tentations du hasard. En somme, sous le régime actuel, le pari de courses n'est interdit qu'aux incompetents, et le droit de parier reste entier pour ceux qui peuvent établir qu'ils sont hommes de sport, spécialistes, éleveurs, propriétaires ou jockeys. Mais, de même que la femme de Sganarelle disait : « Et s'il me plaît d'être battue ? » les parieurs continuent de dire : « Et s'il me plaît d'être ruiné ? »

LA GRANDVILLE.

## LA PROCESSION DU COURONNEMENT

DE LL. MM. II. L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

au Kremlin, le 15 mai 1883.

Panorama de POILPOT.

Une toile de quinze mètres de haut sur cent quinze mètres de long, enroulée sur un énorme cylindre de bois, a été chargée lundi, au chemin de fer, sur deux wagons couplés et expédiée à Anvers, où elle sera embarquée pour la Russie.

Ce respectable colis, c'est le panorama représentant le couronnement de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice de Russie, au Kremlin, le 15 mai 1883, panorama que Poilpot a peint pour l'Exposition de Moscou, qui va s'ouvrir.

Cette œuvre, telle qu'elle a été conçue et exécutée par l'artiste, marque une phase nouvelle dans l'art du panorama : Poilpot a introduit dans son immense toile circulaire des effets de foule que personne n'a encore rendus avec une pareille intensité et qui donnent le vertige : en regardant la toile on a l'illusion du grouillement de cent mille êtres humains avec leurs physionomies absolument nettes, leurs poses variées, leurs costumes et leurs uniformes.

La reproduction photographique, qui figure en première page, représente la scène principale : la procession, au centre de laquelle se trouvent l'Empereur et, derrière lui, l'Impératrice, sortant du Palais des Tzars, après le couronnement, pour se rendre à la cathédrale des Saints-Archanges, en passant devant le clocher d'Ivan Veliki.

La seconde planche donne la silhouette de l'église de Wassili Bla-

gennoi, l'édifice le plus étrange et le plus bariolé que l'on puisse imaginer.

L'ensemble du panorama comprend tout le développement de cette énorme agglomération de constructions qui constitue le Kremlin : constructions de tous les styles et de toutes les époques, badigeonnées des couleurs les plus claires et les plus crues, avec des coupes d'or, des toits verts, des clochetons d'argent. Ce n'est sans doute point



L'Église de Wassili Blaghennoi, à Moscou

l'aspect que bien des gens attribuent au Kremlin ; on se le figure volontiers comme une forteresse sombre, noire et farouche, tandis que, au contraire, rien n'est plus gai, plus lumineux, plus fantaisiste et plus riche.

Du côté de la terrasse crénelée, qui domine le cours de la Moskowa, la vue s'étend sur la ville, avec ses trois cent soixante-cinq églises — autant que de jours dans l'année, — et sur la campagne toute baignée de vapeurs légères.

Après son séjour en Russie, espérons que cette œuvre magistrale reviendra en France : en attendant nos lecteurs nous saurons gré de leur en avoir donné la primeur.

T. G.

\*\*\*\*\*

## Les Livres

Le morceau de résistance bibliographique du mois qui vient de s'écouler est, sans contredit : *l'Argent*, d'Emile Zola. L'action se passe vers 1868 — car nous sommes toujours dans la série des Rougon-Macquart. — L'auteur a dû se donner beaucoup de mal pour reconstituer la vie et les milieux d'une époque déjà lointaine : ce monde du second Empire, il n'a pas pu l'étudier par lui-même : il était trop jeune alors, il vivait parmi les humbles et les déshérités et contemplait d'un œil jaloux et inexpérimenté tout ce qui se passait là-haut, dans cet olympe où il n'avait aucun moyen de pénétrer.

Aussi, je me demande s'il n'eût pas été préférable, pour l'auteur et les lecteurs, que Emile Zola décrivit le monde de la Bourse et des affaires tel qu'il existe aujourd'hui ; la vérité et l'exactitude y eussent gagné.

Mais l'immense clientèle de Zola possède un estomac solide, une imagination facile à séduire ; les récits du maître documentaire revêtent dans l'esprit de ses lecteurs un singulier costume, mi-partie vérité, mi-partie merveilleux, qui laisse inaperçues bien des inexactitudes.

Je n'ai pas ici la place d'entrer dans l'intrigue touffue de ce roman, c'est du Zola, c'est-à-dire que, comme le dit l'auteur, à propos de son héros, le financier Saccard : « Il y a de tout, là-dedans, du pire et du meilleur. »

Dans *Charme dangereux*, André Theuriet, délaissant ses rudes montagnes langroises, nous mène au doux et parfumé pays des mimosas. La scène se passe à Nice et dans les environs, et le roman est une leçon pour les artistes qui se laissent aller aux séductions mondaines et aux amours cosmopolites : l'intrigue est presque cruelle, mais André Theuriet possède l'art exquis d'estomper et d'adoucir les situations les plus vives.

Le tome cinquième du *Journal des Goncourt* (1872-1877), vient de paraître chez Charpentier.

Lors de sa publication en feuilletons, ce volume a soulevé quelques réclamations, notamment celle de M. Renan, dont un propos de table



avait été, paraît-il, inexactement rapporté par M. Edmond de Goncourt. Le défaut des notes prises au jour le jour, comme celles de M. de Goncourt, est de ne reproduire que la parole sans donner l'impression des milieux, des époques, ni des circonstances ambiantes. Le documentarisme est une belle institution, mais à condition que l'art vienne en adoucir la brutalité et mettre choses et gens en perspective. Le *Journal des Goncourt* n'en restera pas moins un recueil curieux pour ceux qui voudront étudier l'histoire littéraire de cette seconde moitié de siècle.

M. C. Texier ne paraît pas avoir gardé un souvenir bien agréable de son séjour en Haïti. Son volume, intitulé : *Au Pays des généraux*, décrit d'une façon fort plaisante les mœurs privées et publiques de la république noire, avec ses parodies simiesques de la civilisation blanche, parodies qui se terminent généralement d'une façon sanglante. Le livre de M. Texier appelle l'illustration : un Caran-d'Ache y trouverait une mine inépuisable de bouffonneries.

La maison Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup> a eu, l'an dernier, l'idée luxueuse d'envoyer Paul Renouard à Rome, pour y dessiner les principaux événements de la Semaine Sainte, et fixer, en même temps, la



LA PORTE DE BRONZE AU VATICAN

Réduction d'une des gravures de la *Semaine Sainte à Rome*, de Paul Renouard.)

physionomie des personnages qui président, en ce moment, aux destinées de la catholicité. Ce voyage nous vaut un volume intitulé : *Rome pendant la Semaine Sainte*.

De son œil tout moderne, Renouard a regardé avec surprise ces choses antiques et séculaires : il a commencé, je pense, par les dessiner d'un crayon sceptique ; mais, peu à peu, il a été enveloppé par la majesté qui s'en dégage. C'est précisément cette représentation sincère d'un monde dont on ne nous montre, d'habitude, que des images conventionnelles, qui fait tout l'intérêt de cette publication, d'autant plus que la fidélité des procédés matériels de reproductions nous donne, sur chaque planche, le propre coup de crayon de l'artiste.

L'érudit modeste qui a écrit le texte anonyme de ce volume, a commenté l'œuvre de Renouard, en expliquant la psychologie de la Rome d'aujourd'hui, toute gauche, en sa fausse situation de ville des papes et de capitale de la dynastie de Savoie, et où le simili-luxe des constructions modernes semble bien misérable à côté des grandes œuvres que les siècles y ont accumulées.

*Monsieur Bienaimé*, le roman que vient de publier le *Figaro*, obtiendra dans le volume le grand succès qu'il a obtenu dans le journal. L'auteur, M. Paul Foucher, a une note originale et très personnelle. Ses types, peints d'après nature, sont vivants et il semble qu'on les connaisse. Le livre est illustré d'une fort jolie couverture de José Roy.

Les peintres ont la réputation de ne pas écrire volontiers et de ne pas répondre aux lettres. Mais lorsqu'ils s'avisent d'écrire des livres, ils le font généralement avec succès : l'habitude de tout regarder, non point vaguement, mais avec la volonté de conserver ineffaçable l'image vue, leur donne de merveilleuses qualités descriptives. On en peut juger en lisant les *Tableaux Algériens*, de Guillaumet, parus naguère en édition illustrée par l'auteur, et que publie aujourd'hui, en format courant, la librairie Plon et Nourrit.

Ma *Tante Giron*, de M. René Bazin, donne une intéressante reconstitution de la vie rustique d'un coin de l'Anjou, en 1828. Heureux pays si, comme dans ce roman, on n'y rencontre point de méchantes gens et si tout le monde y est bon comme tante Giron. Il est vrai qu'il y a soixante ans de cela, et les gens du Craonnais ont peut-être bien changé !

Le *Comte de Palène*, par M. Jean de la Brède, trente-huit ans, bon

musicien, très mauvais caractère, paradoxal, ennemi de l'humanité, finit par trouver son maître dans la personne d'une douce et charmante jeune fille qu'il épouse au nez et à la barbe de son propre neveu. C'est un peu mince, mais agréablement écrit, par quelqu'un qui connaît les façons de la bonne compagnie.

Beaucoup moins simple est le nouveau roman d'Edouard Delpit : il est vrai que cela est intitulé *Plein Cœur* et, dame, pour ne pas mentir à ce titre-là, il faut non seulement que le livre soit plein : il faut qu'il déborde. On s'y aime, on s'y hait, on s'y tue, avec une véhémence soutenue, qui entraîne le lecteur jusqu'à la fin du volume.

Le peintre J.-G. Vibert a réuni en un volume les leçons qu'il a professées à l'Ecole des Beaux-Arts, sur la *Science de la Peinture*. Il a condensé dans ce volume tout ce qui se rattache à la pratique du métier : comme il le dit lui-même, « ce livre est ce que l'on a écrit de plus sérieux sur la matière. C'est un manuel dont ne sauraient se passer les peintres et qui sera surtout utile aux amateurs. »

T. G.

## CHEMINS DE FER DE L'OUEST

### Billets d'Aller et Retour à prix réduits.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre, de Paris à toutes les gares de son réseau situées au delà de Mantes, Rambouillet, Houdan et Gisors, des billets d'aller et retour comportant une réduction de 25 0/0. La durée de validité de ces billets est fixée ainsi qu'il suit :

Jusqu'à 75 kilomètres inclus, 1 jour ; de 76 à 125, 2 jours ; de 126 à 250, 3 jours ; de 251 à 500, 4 jours ; au-dessus de 500, 5 jours.

Les délais indiqués ci-dessus ne comprennent pas les dimanches et jours de fête ; la durée des billets est augmentée en conséquence.

## CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

### Voyages Circulaires

1<sup>o</sup> *Cartes de circulation à demi-place* sur les grands réseaux français, valables pendant 3, 6 et 12 mois.

2<sup>o</sup> *Billets circulaires à itinéraires facultatifs, sur le réseau P.-L.-M. :*

(A) *Individuels*, délivrés toute l'année, avec réduction de 50 0/0 suivant les parcours, valables pour tous les trains.

(B) *Collectifs*, pour familles, délivrés toute l'année, avec réduction de 50 0/0 pour chaque membre de la famille en sus des 3 premiers.

Validité : 30 à 60 jours suivant les parcours ; — peut être prolongée plusieurs fois d'une période égale moyennant, chaque fois, un supplément de 10 0/0.

3<sup>o</sup> *Billets circulaires à itinéraires facultatifs sur les grands réseaux français :*

(A) *Individuels*, délivrés toute l'année, avec réduction de 20 à 60 0/0 suivant les parcours.

(B) *Collectifs*, délivrés toute l'année, avec réduction de 10 0/0 pour la 3<sup>me</sup> personne du groupe auquel s'applique le billet, et de 25 0/0 pour la 4<sup>me</sup> ainsi que pour chaque personne au delà de la 4<sup>me</sup>.

Validité : 30 à 60 jours suivant les parcours ; — peut être prolongée trois fois de 10 jours moyennant, chaque fois, un supplément de 10 0/0.

4<sup>o</sup> *Billets circulaires, à itinéraires fixes*, en commun avec les autres Compagnies françaises et étrangères. (Voir le livret spécial, édité par la Compagnie et mis en vente dans les principales gares de son réseau et dans les bureaux de ville au prix de 30 centimes).

## CHEMINS DE FER DU NORD

### PARIS, l'ALLEMAGNE et la RUSSIE. (Services directs).

Cinq express sur Cologne, trajet en 10 heures.

Départs de Paris à 8 h. 15 du matin, midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 h. du soir.  
Départs de Cologne à 8 h. 30 du matin, 1 h. 13 et 10 h. 47 du soir.

Quatre express sur Berlin, trajet en 19 heures.

Départs de Paris à 8 h. 15 du matin, midi 40, 9 h. 25 et 11 heures du soir.  
Départs de Berlin à 1 heure, 9 h. 38 et 11 h. 50 du soir.

Trois express sur Francfort-sur-Mein, trajet en 14 heures.

Départs de Paris à midi 40, 9 h. 25 et 11 h. du soir.  
Départs de Francfort à 8 h. 10 du matin, 5 h. 15 et 10 h. 43 du soir.

Un express sur Saint-Petersbourg, trajet en 62 heures.

Départ de Paris à 11 heures du soir.

Départ de Saint-Petersbourg à 6 heures du soir.

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le FIGARO ILLUSTRÉ sont sa propriété exclusive.

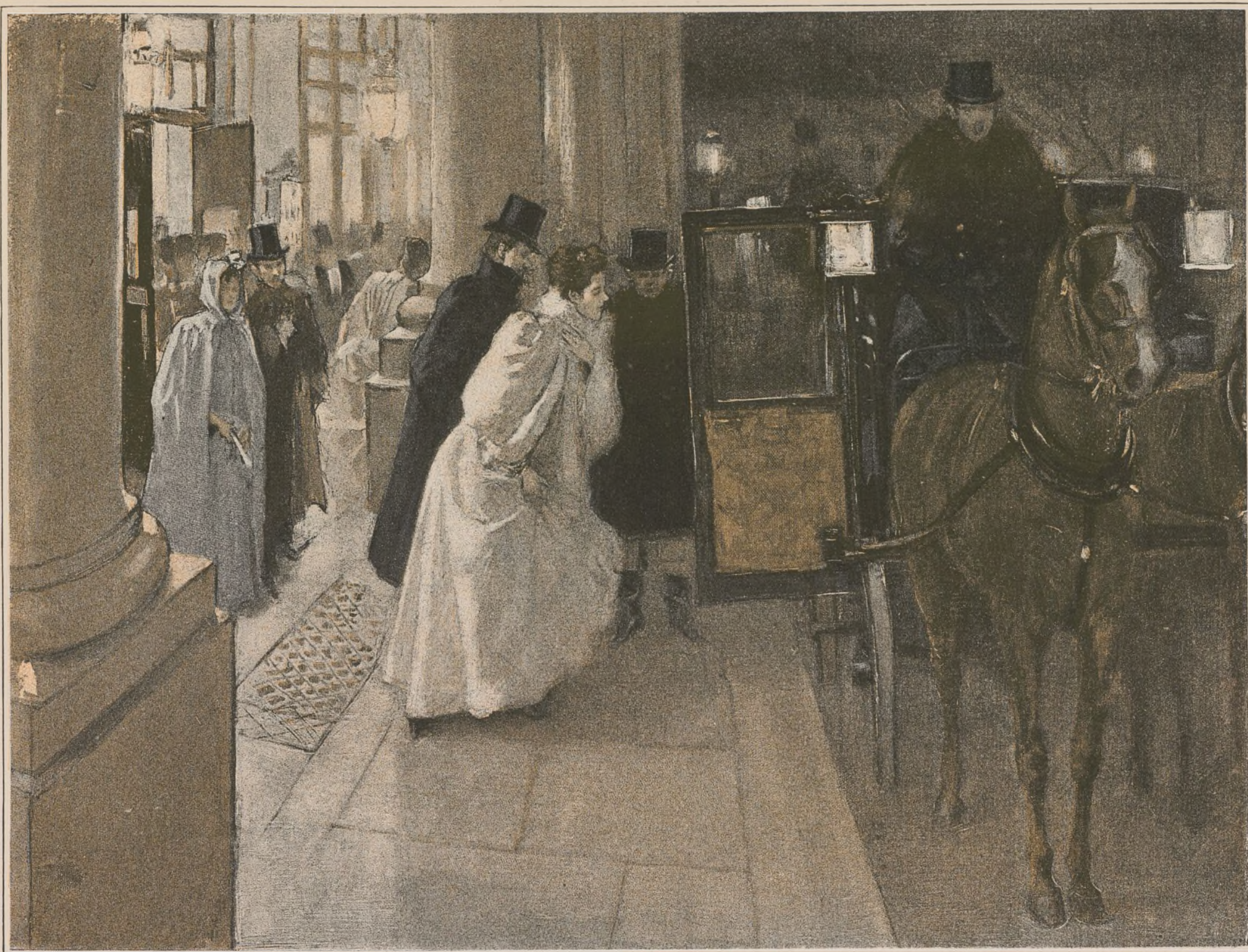
Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

L'Éditeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux Messageries du *Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.

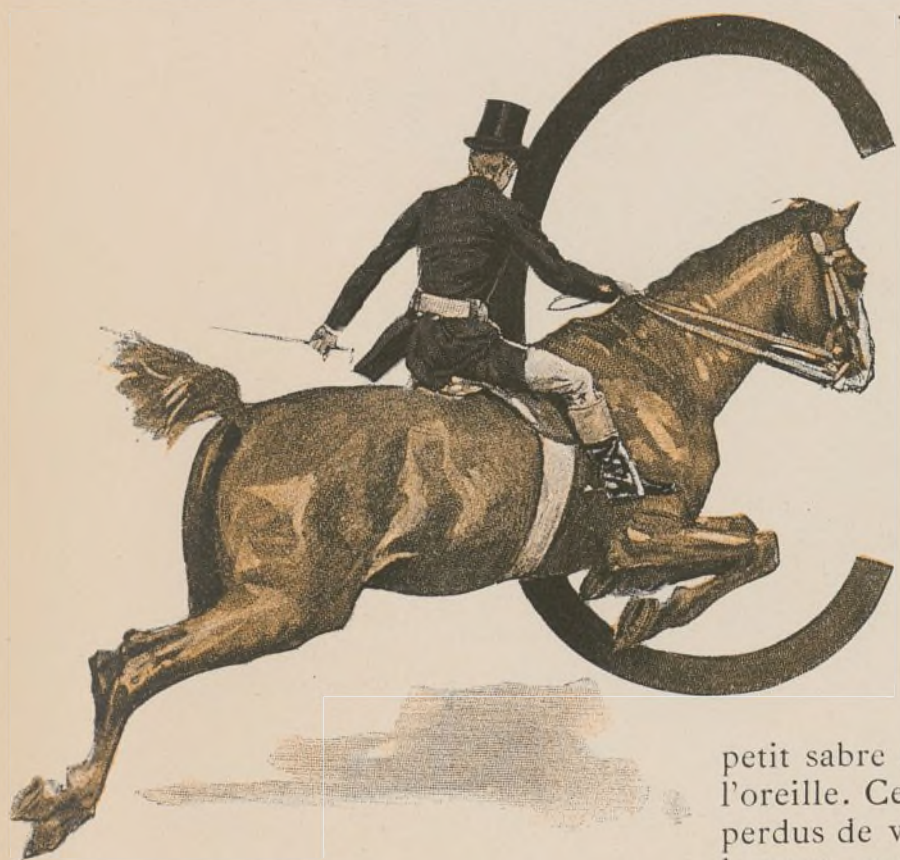




# TOM & BOB

Par LUDOVIC HALÉVY

De l'Académie française



Il était en avril 1890, dans le somptueux vestibule de l'hôtel d'une très illustre couturière. Assis sur une banquette, deux petits grooms causaient ; tous deux portaient exactement la même livrée, de la plus sévère et de la plus stricte correction : redingote noire, bottes à revers, culotte de peau blanche. Ces deux gamins étaient de vieux amis ; ils avaient appris à lire dans la même école, à Clignancourt, et défilé fièrement dans les bataillons scolaires, le 14 Juillet, leur petit fusil sur l'épaule, leur petit sabre au côté, leur petit béret sur l'oreille. Ces jeunes faubouriens s'étaient perdus de vue depuis deux ou trois ans, lorsque, certain soir de décembre 1889, un peu avant minuit, ils avaient eu la surprise de se trouver nez à nez, un mardi, sous le péristyle du Théâtre-Français, devant la statue de Rachel.

« Emile !  
— Prosper !  
— Non, plus Emile.  
— Et moi, plus Prosper.  
— Tom, moi.  
— Et moi, Bob.  
— Tom, c'était le nom du groom d'avant moi, chez madame la

Duchesse, et comme madame la Duchesse était habituée à ce nom-là, elle me l'a donné.

— Tu es chez une duchesse ?

— Et chez une vraie ! Tu sais, il y a duchesse et duchesse, mais la mienne, faut pas en rire, c'est tout ce qu'il y a de mieux, la mienne ! »

Et Tom dit le nom, un des plus anciens, un des plus grands de France.

« Ah ! mais, je le connais, ton duc, le mari de ta duchesse... un grand blond... »

— Oui, c'est ça.

— Il vient chez nous.

— Où ça ? chez vous ?

— Chez Madame... Et ce n'est pas non plus la première venue, Madame. Tu la connais aussi, tu as vu son portrait dans toutes les boutiques de photographies. »

Et Bob dit le nom d'une très célèbre et très jolie diva d'opérette.

« Si je la connais ! Pas seulement en photographie. Je l'ai vue jouer. Et il va chez vous, M. le duc ? »

— Oui, de temps en temps... Oh ! pas souvent ! J'ai eu tort de te dire ça. Faudra l'oublier, ça m'a échappé.

— Aie pas peur... j'irai pas le répéter à madame la Duchesse, bien sûr ! Et comment ça se fait-il que tu t'appelles Bob, à présent ?

— Ah ! voilà ! Quand je suis entré chez Madame, elle m'a demandé mon nom, j'ai répondu : « Prosper, » mais il s'est trouvé que ça ne pouvait pas aller, parce que c'était le nom du Monsieur de Madame à ce moment-là... Alors, ça l'aurait embrouillée, n'est-ce pas ? Madame ; et puis, ça n'aurait pas été convenable, le même nom pour..., alors elle m'a appelé Bob, c'était le nom d'un caniche chocolat qu'elle aimait beaucoup, et qui avait filé, la semaine d'avant mon entrée dans la maison.



— C'est drôle, tout de même, de se retrouver tous les deux grooms.

— Et dans de bonnes maisons !

— Avec des patronnes qui ne sont pas dans la même partie...

— Mais qui sont des femmes chic...

— Chacune dans son genre. »

Bob et Tom n'en dirent pas plus long ce soir-là. Le rideau venait de tomber sur le cinquième acte du *Mariage de Figaro*. Les deux patronnes qui « avaient du chic, chacune dans leur genre, » descendaient lentement l'escalier du théâtre, emmitouffées dans leurs fourrures. Bob et Tom se séparèrent brusquement. Ils coururent faire avancer, — Tom, le landau de la Duchesse, — Bob, le coupé de la divette.

Ils se retrouvèrent, quelques jours après, dans le vestibule de la couturière qui habillait la comédienne et la grande dame. Puis ils se revirent à des sorties de théâtres, aux Variétés, à l'Opéra, au Vaudeville... Mais c'était surtout chez la couturière que Bob et Tom se rencontraient ; ils avaient tout le loisir de bavarder, car leurs maîtresses y faisaient de très longues stations. Et c'était là que Bob et Tom avaient, en cet après-midi d'avril 1890, une conversation particulièrement intéressante et particulièrement animée.

« Eh bien ! disait Tom, il paraît que vous avez eu un rude succès, la semaine dernière, avec votre pièce nouvelle !

— Ah ! je te crois... J'étais à la première, en haut... Madame m'avait donné un petit coin. Il y a eu une ronde ! On l'a fait répéter quatre fois à Madame !

— Quatre fois !

— Oui, quatre fois ! Et ça ne s'était jamais vu ! Je la connaissais bien, la ronde ! Quand je vais attendre Madame au théâtre, dans la journée, pendant les répétitions, je me faufile dans le théâtre. Je suis bien avec la concierge, elle me laisse passer. Je me fourre dans un petit couloir tout noir. C'est si drôle, les répétitions ! Il y a là le directeur et les auteurs qui se trémoussent et qui crient... Et Madame les envoie promener... Faut voir comme elle les envoie promener ! Pour la pièce qu'on joue maintenant,

il y a eu une scène, le mois dernier. J'étais caché dans mon petit coin... On commençait à mettre en scène le troisième acte... Mettre en scène, c'est dire aux acteurs et aux actrices : Faut faire ceci, faut faire cela, faut aller par ici, faut aller par-là !

— Oh ! je sais, je sais ce que c'est que la mise en scène. J'ai un oncle qui est gazier au Châtelet. Il m'a fait quelquefois entrer à des répétitions.

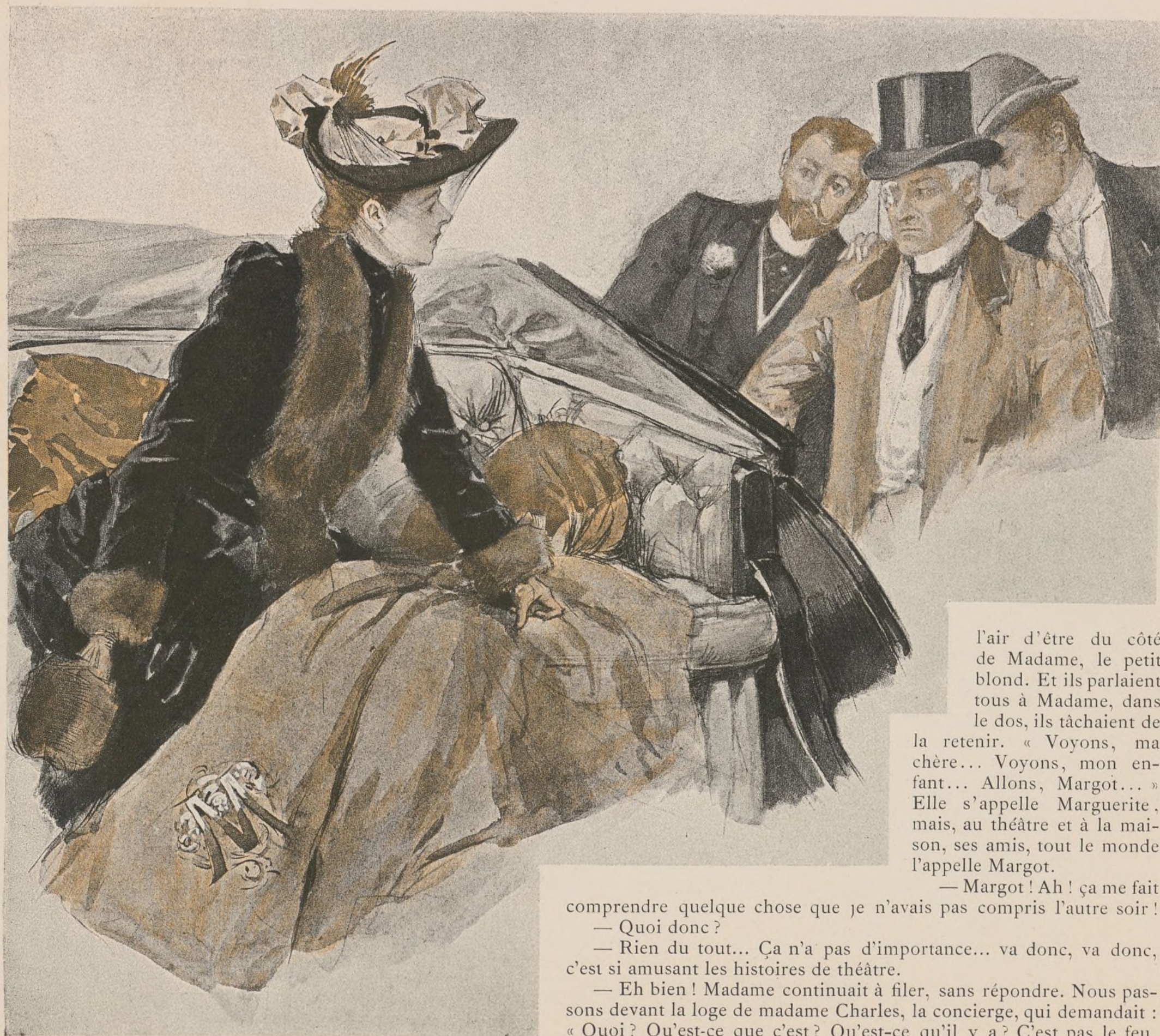
— Eh bien ! Madame était en scène, et il y avait, sur trois chaises, le directeur et les deux auteurs, un petit vieux et un petit blond. Le petit vieux dit tout d'un coup à Madame : « Passez à gauche. — Pourquoi ça ? qu'elle répond. — Parce que ça vaudra mieux. — Je trouve que non. — Je trouve que si. » Et les voilà qui se prennent de bec. C'était son idée, à Madame, de rester à droite. Elle était butée. Elle n'est pas méchante, Madame, mais... quand elle est butée ! Ça s'échauffe, et le petit vieux se met dans une colère, dans une colère ! « En voilà assez ! qu'il dit comme ça. Je veux que vous alliez à gauche et vous irez à gauche ; je suis l'auteur et je suis le maître, et vous êtes insupportable ! » A ce mot-là, voilà Madame qui s'emballe comme une soupe au lait. « Vous avez dit ?... — Que vous êtes insupportable et que j'en ai assez. — Et moi j'en ai trop... Faites-la jouer par qui vous voudrez, votre sale pièce ! Tenez, le voilà votre rôle ! » Et là-dessus elle envoie son rôle au nez du petit vieux.

— Son rôle ?

— On appelle comme ça un petit cahier de papier sur lequel on copie les bêtises que les auteurs font dire aux acteurs.

— Ah ! bien !

— Et pendant que le petit vieux crie de toutes ses forces, dit qu'on l'insulte, Madame ramasse ses jupes, fait demi-tour et file. Oh ! mais là, d'un train... Et moi aussi, je file, et je cours dans les corridors, dans les escaliers, pour tâcher d'arriver avant Madame à la voiture. Je la rattrape dans le couloir de la sortie des artistes. Elle trotte, elle trotte. Mais elle n'était pas seule à trotter ; il y avait derrière elle le directeur et le régisseur, et l'autre auteur, le petit blond qui n'avait rien dit pendant que le petit vieux braillait, mais, tout en ne disant rien, il avait plutôt



l'air d'être du côté de Madame, le petit blond. Et ils parlaient tous à Madame, dans le dos, ils tâchaient de la retenir. « Voyons, ma chère... Voyons, mon enfant... Allons, Margot... » Elle s'appelle Marguerite, mais, au théâtre et à la maison, ses amis, tout le monde l'appelle Margot.

— Margot ! Ah ! ça me fait comprendre quelque chose que je n'avais pas compris l'autre soir !

— Quoi donc ?

— Rien du tout... Ça n'a pas d'importance... va donc, va donc, c'est si amusant les histoires de théâtre.

— Eh bien ! Madame continuait à filer, sans répondre. Nous passons devant la loge de madame Charles, la concierge, qui demandait : « Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ? C'est pas le feu,



« au moins ? » Et nous arrivons essoufflés tous les cinq, Madame, le directeur, le régisseur, le petit blond et moi sur le trottoir, devant la voiture. Madame saute dans son coupé et me dit : « Au bois, Bob, allons, ferme la portière et monte sur le siège. » Elle était toute pâle, Madame, elle avait les dents serrées, mais je ne pouvais pas la fermer, la portière; le directeur la tenait et ne voulait pas la lâcher. Il me disait : « Non, mon petit ami, ne ferme pas la portière ». C'était pour me flatter qu'il m'appelaient son *petit ami*. Et il se cramponnait à la portière, et il disait à Madame : « Mon enfant, soyez raisonnable, vous ne pouvez pas nous planter là comme cela... Qu'est-ce que je deviendrai sans vous. Soyez gentille, descendez, venez répéter ! » Et tous les autres répétaient : « Venez, ma chère, venez ! » Il y avait autour de nous un petit groupe de passants, au moins une dizaine de gens en rond sur le trottoir. Enfin le directeur a tant supplié Madame qu'elle a fini par dire : « Eh bien ! je rentrerai ; mais à une condition : c'est qu'il me fera des excuses. — Oui, revenez, il vous fera des excuses, je vous le promets. — Non, je veux qu'il vienne me les faire ici, les excuses, ici... Je ne descendrai de ma voiture que quand il m'aura fait des excuses. — Là, sur le trottoir ? — Oui, sur le trottoir. — Mais c'est impossible. — Bonsoir, alors... Monte sur le siège, Bob, et au Bois. » J'essaie de grimper sur le siège, mais le régisseur m'empoigne par le bras, m'empêche de grimper. Enfin, voyant que Madame ne céderait pas... Oh ! elle n'aurait pas cédé !... le directeur lui dit : « Eh bien ! nous allons le chercher, nous allons le chercher. » Et, pendant qu'ils s'en allaient, elle leur cria : « Je vous donne cinq minutes ! » Elle a une petite pendule accrochée devant elle dans la voiture... « Vous entendez bien, cinq minutes... Il est deux heures cinq, si à deux heures dix vous n'êtes pas là avec lui, je file. — Nous serons là... nous serons là ! » Ils partent pour aller chercher le petit vieux. Madame se rencogne dans le fond de la voiture. Je reste, moi, debout près de la portière. Elle rageait, Madame. — J'entendais son petit pied qui faisait toc, toc. Il est grand comme ça, le pied de Madame...

— Il n'est pas plus petit que le pied de madame la Duchesse. Je le vois quand elle monte à cheval, un pied d'enfant.

— Je parierais bien pour le pied de Madame.

— Et moi, pour le pied de madame la Duchesse...

— Mais ça n'est pas la question... Elle était donc rageant, dans sa voiture, Madame, avec les yeux sur la petite pendule. L'aiguille marchait et les cinq minutes étaient presque passées, quand nous avons vu arriver dans le couloir, le petit vieux. Il marchait, tout pâle, tout raide, entre le directeur et le petit blond... Il avait l'air de quelqu'un qui vient d'être empoigné par les agents et qu'on mène au poste. Et, en le voyant arriver, j'étais fier de penser que Madame faisait marcher comme ça les auteurs... et des auteurs décorés... car il était décoré, le petit vieux ; j'avais oublié de te dire ça... Il s'est approché de la voiture, et il a fait des excuses, et il a demandé pardon. La sueur lui coulait sur les joues et les autres lui soufflaient les paroles qu'il devait dire. Enfin, tout était arrangé, Madame allait descendre quand elle s'arrêta sur le marche-pied, déjà à moitié hors de la voiture, et elle dit : « Ah ! vous savez, je ne descends qu'à une condition, je n'irai pas à gauche, je resterai à droite. » Il a fait un petit bond sur place, le vieux décoré, mais le directeur lui a serré le bras, et alors il a répondu à Madame, d'une voix étranglée : « Oui, oui, c'est entendu, vous resterez à droite, à droite tant que vous voudrez. » Et il a eu raison de ne pas s'obstiner, parce que sans Madame, elle n'aurait pas fini leur pièce ; j'apportais l'autre jour un petit bleu à Madame pendant que M. Paul, le coiffeur, était là. Il causait avec Madame, M. Paul, et il disait à Madame qu'on ne parlait que de son succès, et elle répondait : « Oui, Paul, ça va bien, ça va très bien, mais vous savez, sans moi, elle n'aurait pas fini, leur pièce... » Et M. Paul a répondu : « C'est l'avis de tout le monde, on ne parle pas de la pièce, on ne parle que de Madame ».

— Ça c'est bien vrai... chez nous aussi... Il y a eu un grand dîner avant-hier, une trentaine de personnes... Quand il y a plus de quinze personnes à table, je viens pour aider... et ça m'amuse, on entend les conversations. Et puis, c'est si joli, cette grande table couverte de fleurs et de choses d'argent. Et les femmes décolletées, plus décolletées que les actrices de théâtre. Et les belles robes ! et les diamants ! J'aime ça, moi, le luxe... Je ne pourrais pas servir dans une petite maison, chez des bourgeois... mais chez une actrice, chez une actrice à succès, chez ta patronne, j'aimerais. Elle a l'air bon enfant.

— Et elle l'est... Des petites colères de temps en temps, mais ça passe si vite ! Et pas fière avec nous... Oh ! il y en a des actrices qui font les fières, les duchesses... pas Madame. Elle ne rougit pas de sa mère qui est une brave femme de la campagne et qui vient la

voir de Poissy, d'où elle est, avec des œufs frais de ses poules ; parce que Madame lui a acheté une petite maison de campagne avec un poulailler... Non, elle n'est pas fière.

— Eh bien ! à ce dîner dont je te parlais... il y avait M. le comte de Bonnelles et M. le marquis de Valières.

— Ah ! je les connais... C'est aussi des amis de Madame... Ils viennent à la maison... même qu'il m'a donné vingt francs au jour de l'an, M. de Bonnelles, et l'autre rien.

— C'est comme moi... Ils sont venus tous les deux, en Vendée, l'automne dernier, pour les chasses à courre. — Ils suivaient à cheval ; alors, n'est-ce pas, au départ, à l'arrivée, je leur ai rendu comme ça des petits services, et il m'a donné quarante francs, M. de Bonnelles, et l'autre, comme à toi, rien.

— Paraît qu'il est rat... J'ai entendu dire à Madame qu'il était rat.

— Enfin, au dîner, l'autre soir, dans le coin où j'étais, entre M. de Bonnelles et M. de Valières, il y avait une grande dame russe, une princesse qui joue la comédie dans le monde... pour rien, pour le plaisir, on ne la paie pas. Je leur changeais leurs assiettes à tous les trois... Alors j'entendais bien ce qu'ils disaient... Ils parlaient de votre pièce, de votre succès et ils disaient à la princesse : « Oh ! ce soir vous nous chanterez la ronde du second acte. — Devant le Nonce ! Jamais. — Mais il s'en va toujours de « bonne heure, le Nonce. »

— Le Nonce ! qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le Nonce, c'est l'ambassadeur du Pape qui est à Rome.

— Oh ! oui, le Pape, ça, je sais... va, va...

— C'était en l'honneur du Nonce, ce di-



ner... Il était à la droite de madame la Duchesse, même à cause de ça elle avait mis une robe moins décolletée qu'à l'ordinaire. C'est lui qui a dit la messe le jour de son mariage... Et ils parlaient un peu trop haut, MM. de Bonnelles et de Valières, — et madame la Duchesse — oh ! j'ai bien vu ça, de loin — leur a fait un signe avec un petit coup d'œil... Ça voulait dire que ce n'était pas convenable de parler de chansonnettes comiques devant Monseigneur le Nonce.

— Et la princesse, est-ce qu'elle a chanté la ronde de Madame ?

— Oui, elle l'a chantée — quand le Nonce a été parti — et même, depuis que je sais que ta maîtresse s'appelle Margot, je comprends ce que disaient deux ou trois de ces messieurs en s'en allant... Le soir, quand on s'en va, j'aide, à l'antichambre, à mettre les paletots ; et un de ces messieurs, pendant que je lui passais la manche de son paletot, disait à ses amis : « Pas mal, pas mal, mais ça ne vaut pas Margot ». Et les autres ont dit : « Oh ! c'est que Margot... c'est que Margot... » Et ils sont partis en répétant : « Margot ! Margot ! »

— Ils ont raison ; rien ne vaut Madame. Aussi elle en a un de succès ! On se bat à la location. Avant-hier, Madame me dit : « Bob, va-t-en tout de suite à la location et à l'agence des théâtres voir s'il y a moyen, à tout prix, d'avoir une avant-scène pour ce soir... à tout prix... à tout prix. » C'était pour un grand personnage, un étranger et un étranger à qui on dit : Monseigneur et



Votre Altesse, car si on voit chez vous des nonces qu'on appelle Monseigneur, il en vient aussi, chez nous, des gens à qui on dit la même chose ! Je suis allé au théâtre et à l'agence, et rien, rien, ni pour or ni pour argent. On n'a jamais vu un succès pareil... jamais !... aussi on a doublé les gages de Madame. Elle n'avait que trois cents francs : elle en a six cents maintenant.

— Par mois ?

— Par jour... Et elle était si contente, Madame, qu'elle nous a, du coup, augmentés tous de vingt francs par mois... Tu as dit le mot, tout à l'heure, elle est bonne enfant... Et puis elle m'aime bien... Elle trouve que je suis malin, que je sais bien, quand je suis dans l'antichambre, à qui il faut dire qu'elle est là, et à qui il faut dire qu'elle est sortie, enfin que je ne fais jamais de gaffes... Ça n'est pas encore tout ; elle trouve que



j'ai des dispositions pour le théâtre, que je ferais un bon acteur... — Toi ?

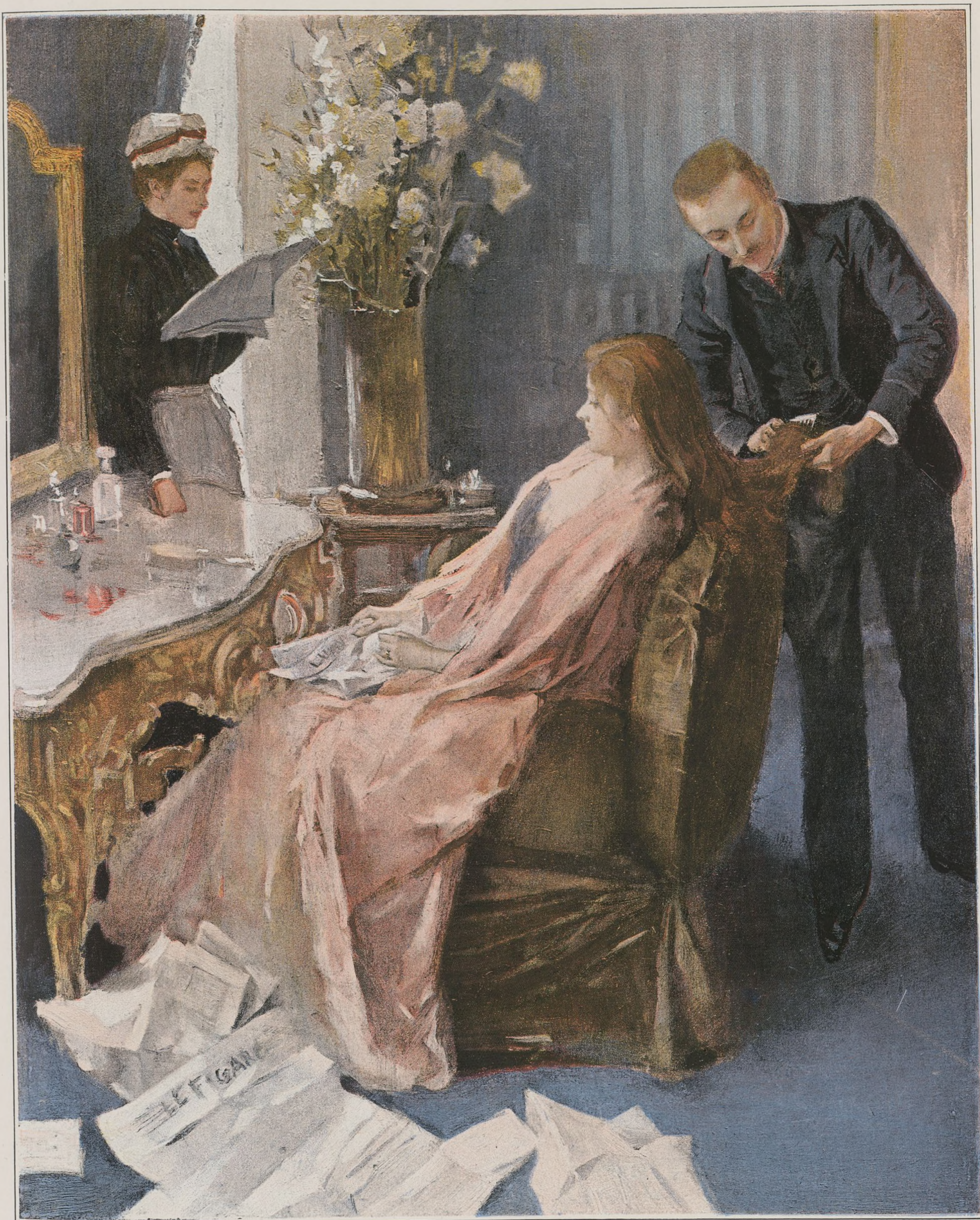
— Oui, moi... voilà comment c'est arrivé... comme je me faufile toujours aux répétitions, toutes les chansons de Madame, je les connais et je sais comment Madame les chante, et je l'imite, Madame, et il paraît que je la *tiens*, comme on dit. Aussi souvent, à l'office, au dessert, ils me disent : « Allons, Bob, « une chanson de Madame ». Et moi, je chante. Un jour, à deux heures, après déjeuner, je leur chantais une chanson de Madame, et ils riaient, ils applaudissaient, ils criaient : *bis ! bis !*... Madame était au premier, dans son boudoir avec deux amis qui avaient déjeuné, un petit secrétaire d'ambassade, un Parisien, et un riche, un très riche Espagnol. Voilà qu'au milieu de tout le tapage qu'ils faisaient à l'office en m'applaudissant, nous entendons la sonnette électrique de Madame : trois coups, c'était pour Virginie, la femme de chambre. « Vous faites trop de bruit, qu'elle dit « en partant, bien sûr c'est pour ça que Madame a sonné ». Alors nous nous taisons, Virginie revient au bout de quelques minutes : « Bob, Madame vous demande. — Est-ce que vous lui avez dit ? « — Il a bien fallu, elle avait reconnu l'air de la chanson ; mais « n'ayez pas peur, elle a bien pris ça ; allez, Bob, allez ! » Et j'y vais ; j'avais peur tout de même... Croirais-tu jamais qu'elle m'a fait chanter la chanson, Madame, et elle a obligé le petit secrétaire d'ambassade à jouer l'air sur le piano pendant que je chantais, parce qu'il tapote un peu... ça s'appelle accompagner. Il sait la musique, Madame le fait venir pour lui apprendre ses rôles. Il lui serine ses airs, parce qu'elle n'est pas musicienne, Madame... Il ne voulait pas m'accompagner d'abord, le petit secrétaire d'ambas-

sade... Madame a été obligée de lui dire : « Allons, Alfred, ne « faites donc pas la bête ». Il tapait de mauvaise humeur sur le piano... Mais l'Espagnol, il se tordait, le riche Espagnol, et il répétait tout le temps : « Ah ! comme c'est parisien, comme c'est « parisien ! » Et quand j'ai eu fini, Madame m'a dit que j'étais un vrai singe ; ça m'avait fâché d'abord, mais je n'avais pas compris. Virginie, qui va, tous les soirs, au théâtre, pour habiller Madame, et qui connaît les expressions de théâtre, Virginie m'a expliqué que ça voulait dire que je ferais un bon acteur. Ce qui m'irait, c'est l'opérette, le genre de Madame, parce que j'ai de la voix, et je prends des leçons de musique. Il y a un marchand de journaux, près de chez nous, rue Prony, qui a une fille musicienne, pianiste au Conservatoire. Elle me donne des leçons à vingt sous l'heure. Ah ! Entrer au théâtre ! Groom chez Madame, ça ne me mènera à rien qu'à être domestique plus tard. Ce n'est pas comme toi, tu as de l'avenir, toi, chez tes maîtres. Il y a de l'avenir dans les chevaux...

— Oh ! oui, il y en a !... C'est-à-dire, vois-tu, il n'y en a pas beaucoup à quinze ans, dans une position comme la mienne. Madame la Duchesse, je peux dire ça, elle m'a pris en amitié. Bien sûr, elle ne me fait pas venir pour lui chanter des chansonnettes comiques ; elle est obligée de tenir son rang. Mais elle n'est pas fière tout de même. Et puis, si elle a de la bonté pour moi, c'est parce que je monte bien ses chevaux et que je mène bien ses poneyes qui ne sont pas commodes tous les jours. Je suis né quasiment à cheval. Tu sais, quand nous étions à la laïque, papa bricolait dans les chevaux, à Clignancourt. J'avais quatre ou cinq ans, que déjà il me plantait sur de grands diables de canassons... et



ALBERT LYNCH



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

LA SÉANCE DU COIFFEUR

Ayuntamiento de Madrid







au galop, autour de la cour, et en avant la chambrière, et il ne fallait pas tomber, et je ne tombais pas. Nous sommes huit pour les chevaux, à la maison, cochers, grooms, palefreniers, et là-dedans, des Anglais qui font les malins... Eh bien ! nous avons un cheval, Sultan, il n'y a que madame la Duchesse et moi qui puissions tenir dessus. Monsieur le Duc, un jour, il a essayé... Il s'est fait descendre par terre, tout monsieur le Duc qu'il est, et ça n'a pas été long.

— Et tu gagnes ?

— Cent francs par mois, sans compter les étrennes et les petits profits de tous ces messieurs qui viennent à l'automne, pour les chasses, deux ou trois cents francs de plus tous les ans. Et ça se trouve bien que j'aie attrapé une place pareille ; je peux donner de l'argent à maman. Nous avons eu un malheur dans la famille : c'est papa, il a mal tourné, papa ; il a fait de mauvaises affaires dans son petit commerce de chevaux ; alors il s'est mis à boire, il est devenu colère et méchant avec maman, il est tombé cocher de fiacre, un vilain fiacre de maraude, un de ces vieux fiacres, avec une galerie pour les bagages... C'est-à-dire que, quand je suis sur le siège du coupé de madame la Duchesse, et que je croise papa sur son sale fiacre, avec un paletot tout en loques, je tourne la tête pour pas avoir à lui dire bonjour. Mais il ne tourne pas la tête, lui... Ainsi, tiens, il y a cinq ou six mois, j'étais rue de la Paix, à attendre madame la Duchesse devant la porte d'un magasin. Voilà papa qui passe avec son fiacre, même qu'il y avait dedans une vieille dame avec un petit chien. Papa arrête son cheval, sans la permission de la vieille dame ; il descend de son siège et il me demande de lui prêter dix francs. Moi, j'ai refusé, je lui ai dit que je le priais de ne pas avoir l'air de me connaître quand j'étais dans mon service, qu'il me ferait perdre ma place, qu'il était trop mal habillé et trop mauvais avec maman... Enfin, n'est-ce pas, tout ce que j'avais sur le cœur. Alors, il entre en fureur, il me répond que je dois le respecter, qu'il est mon père ; la vieille dame, pendant ce temps-là, criait, de la portière du fiacre, qu'elle était en retard, qu'elle allait manquer le train ; le petit chien aboyait ; les passants s'arrêtaient en riant... Et, au milieu de tout cela, madame la Duchesse sort du magasin. Papa s'est sauvé, mais madame la Duchesse avait pris un air sévère. En descendant du coupé à l'hôtel, elle m'a grondé pour avoir causé sur le trottoir avec un cocher de fiacre. C'était la première fois qu'elle me grondait ; alors, moi, je me suis mis à pleurer comme une bête. Je pleurais, je pleurais ; alors elle m'a fait des questions. Et je lui ai tout dit : que c'était papa, qu'il avait mal tourné, qu'il rendait maman malheureuse, qu'il voulait de l'argent, mais que mon argent c'était pour maman et pas pour lui, surtout maintenant que ma petite sœur était malade.

— Elle a été malade ta petite sœur ?

— Oui, elle est guérie à présent, mais à ce moment-là, elle était très malade... Et maman qui la soignait ne pouvait pas travailler... Elle a bien vu que je disais la vérité, madame la Duchesse, elle m'a dit : « Allons, ne pleure pas, ne pleure pas... » et elle m'a demandé un tas de choses sur maman, sur ma petite sœur... mais ce n'est encore rien, tout ça. Le lendemain elle descend à quatre heures, pour sortir. J'étais près du coupé tenant la portière ouverte, attendant les ordres ; avant de monter, madame la Duchesse me dit : « Où demeure-t-elle, ta maman ? — Maman ? que je fais. — « Oui, où demeure-t-elle ? — 7, rue de Puebla... — Je vais la voir, ta maman... — Mais, madame la Duchesse, c'est au sixième et dans un quartier où madame la Duchesse n'est jamais allée, et il y a un escalier !... Madame la Duchesse ne peut pas monter cet escalier-là. — Cela ne fait rien, rue de

« Puebla, allons rue de Puebla. » Le cœur me battait tout le long de la route. Nous arrivons, madame la Duchesse me dit : « Passe devant, je te suis. » Je monte, et elle monte... Cent vingt marches et à tous les étages des cuisines et des gens qui passaient la tête pour regarder madame la Duchesse. Ils n'avaient jamais rien vu de pareil dans l'escalier. Nous entrons chez maman et madame la Duchesse est restée là, une grande demi-heure, parlant bien doucement à ma petite sœur, lui promettant des joujoux et des bonnes choses à manger. Puis, au moment de s'en aller, elle a mis deux billets de cent francs dans la main de maman. Elle



ne voulait pas les prendre, maman ; elle disait qu'elle n'en avait pas besoin, que j'étais un bon fils, que je lui donnais tout ce que je gagnais, depuis que ma petite sœur était malade. Alors, madame la Duchesse m'a regardé, m'a regardé, tu sais... avec des yeux contents. J'ai compris que cela lui faisait plaisir de voir que j'étais bon avec maman, et elle m'a donné une petite tape sur l'épaule en me disant : « C'est bien, Tom, c'est très bien. » Ça m'a fait un effet, et je me suis remis à pleurer... à pleurer et à rire en même temps... Il y a des moments où le rire, les larmes, ça se mêle, ça s'embrouille, on n'y comprend plus rien.

— Ça, c'est bien vrai. Il y a un grand maigre, au théâtre de Madame, il me fait tant rire que j'en pleure.



— Enfin, depuis le jour des deux cents francs et de la petite tape de madame la Duchesse, je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour madame la Duchesse... Je me jetterais dans l'eau, dans le feu, du haut de la tour Eiffel..., et ça me fait tant de peine, de lui voir de la peine !

— Elle en a, de la peine ?

— Pour sûr.

— A cause ?

— A cause de M. le Duc. D'abord voilà cinq ou six mois que M. le Duc ne monte plus à cheval, le matin, avec madame la Duchesse... Je sais bien que le cheval ça n'a jamais été son fort, à M. le duc... Il n'est pas crâne à cheval. Quand nous sommes en Vendée, à l'automne, nous sortons tous les trois : madame la Duchesse, M. le Duc, et moi. Il prend toujours le cheval le plus sage ; il ne monterait pas les chevaux que je monte, va ! Mais c'est elle qui est crâne ! Tout le pays est à nous, là-bas, et le plaisir de madame la Duchesse, c'est de courir tout droit à travers champs et de passer par-dessus tout ce qui se trouve sur la route : les barrières, les haies, les fossés, tout enfin ! M. le Duc, lui, il n'aime pas beaucoup ça, et quand c'est trop haut ou trop large, il s'arrête, il tourne autour ; madame la Duchesse saute, et moi aussi, je saute, et même quelquefois, madame la Duchesse m'attend pour me voir sauter, et elle me crie : « Bravo, Tom, bravo ! » Alors, M. le Duc il fait une bête de figure. Il rage, en dedans, de n'avoir pas été crâne, d'avoir tourné, quand nous avons sauté, madame la Duchesse et moi... Enfin, à Paris, il ne monte presque plus jamais à cheval. Il se lève tard, très tard, il dort jusqu'à midi, parce qu'il s'est mis à rentrer tard, très tard, à des quatre, cinq, six heures du matin. On n'attelle plus jamais le soir pour lui : il ne veut pas qu'on sache où il va. Il prend des voitures de cercle. Et Pauline, la femme de chambre de madame la Duchesse, dit qu'il n'y a pas plus mauvais signe que de voir prendre des voitures de cercle, par quelqu'un qui a dix voitures sous la remise et quatorze chevaux à l'écurie. Il joue toutes les nuits au baccara. Il perd des grosses, des grosses sommes... Plus de soixante mille francs, à ce qu'il paraît, dans une nuit, la semaine dernière, à l'*Epatant*.

— A l'*Epatant* ? L'Espagnol de Madame y va aussi, à l'*Epatant*, tous les soirs, et il a la veine, et il gagne tout ce qu'il veut. C'est peut-être lui qui a gagné les soixante mille...

— Peut-être bien !

— Je comprends ça qu'on joue, moi... Et si ça l'amuse, ton maître, et s'il est riche... Son argent est à lui...

— Riche, riche ! Il ne l'est pas tant que ça. Il avait beaucoup mangé, avant son mariage... Il ne lui restait pas grand'chose. C'est l'argent de madame la Duchesse qui danse !

— Alors, ça ne va pas, le ménage ?

— Pas du tout. Ils sortent encore quelquefois le soir, pour aller dans de grandes soirées. Je suis sur le siège, moi, et quand

on passe dans des endroits clairs, je me retourne un peu et je les vois, dans la voiture, chacun dans son coin, ne bougeant pas, ne se parlant pas, n'ayant pas l'air de se connaître. Dans la journée, madame la Duchesse sort toujours seule ; elle s'en va au Bois, marcher dans des endroits où on ne rencontre personne, au bord de l'eau, près de Bagatelle. Et elle va souvent voir sa mère, plus souvent qu'autrefois ; et elle en sort avec les yeux rouges, de chez sa mère ! Souvent elle fait arrêter la voiture devant une église, n'importe laquelle — une idée qui lui vient, en passant — et elle en sort comme de chez sa mère, avec les yeux gonflés et le visage à l'envers. Tu sais, nous autres, nous voyons, nous savons bien des choses, mais sur madame la Duchesse il n'y a rien à voir, rien à savoir... Pas d'amant, elle n'a pas d'amant, madame la Duchesse, j'en mettrais ma main au feu.

— Oh ! faut jamais jurer de ces choses-là.

— J'en jurerais pour madame la Duchesse !

— Paraît cependant que les femmes du monde — j'ai entendu dire ça à Madame, et elle connaît la vie, Madame — paraît que les femmes du monde, elles en font autant que les femmes de théâtre.

— Pas madame la Duchesse... et ça ne lui serait pas difficile d'en avoir des amants... Il faut les voir, le matin, tous les petits jeunes qui font des manèges pour la rencontrer, dans le bois, comme par hasard. Comme monsieur le Duc ne monte plus à cheval, le père de madame la Duchesse, malgré ses rhumatismes, a été obligé de se remettre à monter pour l'accompagner. Nous sortons tous les trois, M. le Baron, madame la Duchesse et moi... Ah ! quand on ne l'a pas vue à cheval, on n'a rien vu ! Je la servais gratis pour le plaisir d'être comme ça derrière elle, au petit galop... J'en ai de l'orgueil. Je me dis : « Il n'y a pas mieux que madame la Duchesse entre l'Arc de Triomphe et la Cas- »  
« cade ! » Et je regarde les petits messieurs qui font les gentils, à droite, à gauche... Ça ne les mène pas à grand'chose, et pendant ce temps-là, il dort, M. le Duc, il dort !... Avoir la plus belle femme de Paris...

— Oh ! la plus belle ?

— Oui ! la plus belle.

— Madame est aussi bien...

— Aussi bien, allons donc, personne n'est aussi bien... Tiens, regarde, la voilà ! madame la Duchesse...

Elle arrivait, en effet, respectueusement escortée par une des « premières » de cette grande maison. Elle passa devant les deux grooms qui s'étaient levés, mais Tom, avant de suivre sa « patronne », dit tout bas à Bob :

« Tout de même, s'il va chez vous, au lieu de rester chez nous, c'est un serin, M. le Duc ! »

Bob resta impassible.

(Illustrations de Albert Lynch).

LUDOVIC HALÉVY.





# Acquittée !

ROMAN PAR

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

— Suite (\*) —

II

Six mois se sont passés.

Le procès criminel qui passionnait le public, vers la fin du dernier automne, prendra place dans le recueil des causes célèbres, mais on ne s'occupe plus de l'héroïne de ce drame judiciaire.

Il en va toujours ainsi dans ce Paris où l'actualité prime tout. Il n'y a qu'en province qu'on sait se souvenir.

Madame de Noyal ne se plaint pas d'être oubliée, et elle a fait ce qu'il fallait pour l'être. Elle est partie, le lendemain du verdict, et elle a passé l'hiver à Pise, une ville morte où elle n'a rencontré que des touristes pressés et des Anglaises poitrinaires. Revenue en France au printemps, elle est allée se confiner dans sa villa de Chatenay, près de Sceaux.

Elle y est encore.

Pendant ce volontaire exil en Italie, elle n'a donné signe de vie qu'à Robert du Plessis, et la première lettre qu'elle lui a écrite était un chef-d'œuvre. Elle a trouvé la note juste pour lui dire qu'elle n'était pas coupable et qu'elle a moins souffert de l'inique

accusation qui a pesé sur elle que de l'affreuse mort de sa jeune parente, Jeanne Caristie.

Robert avait beaucoup douté de l'innocence de la baronne, puis il avait fini par y croire. Cette lettre l'a touché. Il y a répondu. La correspondance a continué, et depuis le retour de madame de Noyal, il va très assidûment la voir à sa maison de campagne où elle ne reçoit que lui.

Son ancienne odyssee, du Palais de Justice à la rue Blanche, en passant par le Moulin-Rouge, Robert n'y pense pas plus qu'à sa première maîtresse, et les chimères qu'il s'était forgées, après ces aventures, ont cessé de hanter son esprit.

Il a échangé une visite avec M. de Chénérailles, mais ils n'ont pas noué de relations. Ils se saluent quand ils se rencontrent au Bois ou au théâtre. Ils ne se sont pas encore rencontrés dans un salon, ni dans un cercle.

Et Robert n'en sait pas beaucoup plus long sur ce gentleman que le jour où il a fait sa connaissance. Il en est encore aux très sommaires renseignements que lui ont fournis le tapissier Dauphin et le peintre Cadornac.



Il n'a pas remis les pieds au Moulin-Rouge, et ce n'est pas là qu'il a revu Fil-de-Soie dont il ne se soucie guère. Il l'a revu à la Bourse, sous la colonnade, allant de groupe en groupe, un carnet et un crayon à la main. Fil-de-Soie est devenu remisier. Tout chemin mène à Rome. Il ne danse plus le pas du *guillotiné par persuasion*. La Goulue pleure son cavalier préféré.

Et quand, parfois, Robert se rappelle les incidents qui ont précédé et suivi, un soir de novembre, le quadrille infernal, il ne manque pas de se dire qu'il s'était trompé en croyant avoir reconnu sur le quai de l'Horloge M. de Chénérailles qui l'a secouru si à propos, au coin de la cité Gaillard.

Fil-de-Soie, du reste, ne se souvient plus d'avoir voyagé à côté de lui sur l'impériale de l'omnibus, car il ne le regarde pas quand il le croise à la Bourse où maintenant Robert va tous les jours.

Poussé par son ami Raoul Vignemale, Robert s'est mis à spéculer sur les fonds publics, et comme il a commencé par gagner, il a pris goût à ce jeu, infiniment plus dangereux que le baccara.

Mal lui en a pris, car la déveine est venue très vite. Il a perdu ; il perd tous les jours et il n'a pas l'énergie de s'arrêter.

Pour se consoler, ou plutôt pour s'étourdir, dès que le coup de cloche a annoncé la clôture des opérations, Robert court à Chatenay. Il ne se plaît plus que là, et il y passe ses dimanches, lui qui, autrefois, les passait à son cercle pour éviter la foule.

Ses amis se demandent pourquoi il a changé son train de vie. Les uns croient qu'il est ruiné ; les autres le soupçonnent d'être amoureux.

Ils se trompent. Robert n'en est pas encore là, mais il ne serait pas impossible qu'il y arrivât sans s'en douter, car il n'aperçoit pas les périls que courent sa fortune et son cœur.

(\*) Voir le *Figaro illustré*, fascicule de Mars 1891.

Il espère toujours que la prochaine liquidation va lui rendre l'argent que les dernières lui ont coûté. La seule femme qu'il ait jamais eu envie d'épouser est morte tragiquement, et il ne songe à s'engager, ni pour le bon motif, ni même pour le mauvais.

S'il va tous les jours à Chatenay, c'est pour y parler de celle qu'il a aimée. Il y parle aussi quelquefois de l'accusation qui a bouleversé la vie de madame de Noyal, mais le nom de Jeanne Caristie revient souvent dans leurs entretiens, et la baronne ne le prononce jamais sans que les larmes lui viennent aux yeux.

Robert a fini par lui avouer qu'il avait eu un tendre sentiment pour mademoiselle Caristie, et madame de Noyal lui a reproché doucement de ne pas s'être déclaré. Il lui a parlé aussi de ce chef du jury qui a enlevé l'acquiescement, et, sans dire comment il l'a connu, il a demandé à madame de Noyal si elle voudrait l'autoriser à le lui présenter. Elle a décliné la proposition, et elle a paru médiocrement touchée du service capital que M. de Chénérailles lui a rendu.

Robert n'a pas tardé à comprendre que ce sujet de conversation n'était pas agréable à la baronne, et il n'y est plus revenu.

Elle aime beaucoup mieux qu'il lui parle des fêtes qu'elle donnait autrefois dans son hôtel de la rue Murillo ; des *cotillons* qu'il conduisait si magistralement, et des cavalcades où, pendant la belle saison, il galopait près d'elle dans les jolis bois de Verrières.

Elle n'a plus que lui pour se rappeler ces heureux jours, car les gens du monde qu'elle recevait autrefois ne savent pas qu'elle est revenue se cacher dans sa villa de Chatenay. Ses anciens domestiques l'ont quittée lorsqu'elle a été arrêtée, et elle n'a repris chez elle qu'une demoiselle de compagnie qui avait élevé sa cousine Jeanne et qui a été entendue comme témoin par le juge d'instruction — un témoin qui n'a pu déposer que sur des faits insignifiants, car elle n'était pas à Chatenay le jour du crime.



La baronne a ramené d'Italie une femme de chambre et un valet de pied. Ceux-là ne savent du passé que ce qu'ils ont pu en apprendre en causant avec les habitants du bourg de Chatenay. La cuisinière vient d'un bureau de placement, et le jardin est entretenu par un homme à la journée qui n'est pas logé à la villa.



Madame de Noyal a fait maison nette, et elle a sagement agi, puisqu'elle va commencer une vie nouvelle. Il lui faut la retraite, le silence et l'oubli. Robert l'approuve et Robert suffit, sinon à la consoler, du moins à la distraire de ses chagrins. Elle se laisse vivre sans former de projets, car elle sait, par expérience, que les femmes s'agitent et que Dieu les mène.

Robert, aussi fataliste qu'elle, se laisse aller au courant de la nouvelle existence qu'il s'est faite, sans se demander où elle les conduira tous les deux.

Ils en étaient toujours au même point, lorsque, le premier dimanche du mois de mai, Robert du Plessis arriva devant la grille de la *Villa des roses*. L'hiver et l'abandon avaient tué les rosiers, mais le nom restait cloué en lettres d'or sur le fronton du portail. Robert, venu à pied de la gare de Sceaux, n'avait pas trouvé le chemin long. Les marronniers préparaient leurs blanches girandoles, les lilas fleurissaient, les oiseaux chantaient dans les grands arbres. La liquidation d'avril n'ayant pas été mauvaise, Robert, délivré pour un jour des soucis qui attristaient souvent ses fins de mois, goûtait pleinement le charme de cette merveilleuse journée de printemps qu'il se promettait de passer presque tout entière avec madame de Noyal, car il comptait ne rentrer à Paris que pour dîner.

Elle ne l'avait pas encore invité à rester le soir jusqu'à l'heure du dernier train, et il ne se serait pas permis de s'attarder chez elle sans qu'elle l'en priât.

Il ne prit pas la peine de sonner, car il savait que la loge du portier n'était plus habitée. Il n'eut qu'à pousser la grille entr'ouverte et, en entrant, il ne put s'empêcher de penser au temps où de brillants équipages amenaient au château les nombreux invités de la baronne.

Maintenant, plus de laquais galonnés pour les attendre au bas du perron à double rampe; plus de percherons attelés en poste pour aller les chercher au chemin de fer. La baronne a fait vendre ses chevaux et ses voitures, en même temps qu'elle congédiait ses domestiques. Les remises et les écuries sont vides.

Madame de Noyal a compris que la villa des Roses, ensan-

glantée par un crime, ne peut plus s'ouvrir pour y donner des fêtes, et Robert du Plessis l'approuve fort, car sa conduite montre qu'elle a du cœur... et de l'esprit.

Robert était accoutumé à franchir la grille sans s'annoncer, à traverser la cour d'honneur et à entrer tout droit au rez-de-chaussée de la villa, où il trouvait à qui parler : quelquefois, le valet de pied — un anglais, raide et silencieux — et plus souvent la femme de chambre — une parisienne très délurée que la baronne avait engagée à Pise où l'avait laissée en gage une primadonna tombée en déconfiture.

Ce jour-là, il n'y avait personne dans l'antichambre.

Chez madame de Noyal, Robert était sur un pied qui l'autorisait à se passer d'introduit, et il poussa jusqu'à un petit salon où elle se tenait de préférence. Elle n'y était pas. Elle savait cependant qu'il devait venir, et elle ne l'attendait jamais dans le jardin qui lui rappelait un lugubre souvenir. Où pouvait-elle être? Robert passa dans une autre pièce et n'y rencontra âme qui vive.

« C'est le château de la Belle au bois dormant », murmura-t-il, en se demandant s'il allait monter au premier étage.

Une porte qu'il n'avait pas remarquée s'ouvrit, et une femme entra sans bruit, une femme très simplement vêtue de noir, qui tenait à la main un trousseau de clés.

Il la prit tout d'abord pour une nouvelle domestique, et il allait l'interpeller comme telle quand il la reconnut.

C'était la demoiselle de compagnie, rentrée en fonctions depuis deux mois auprès de madame de Noyal; celle qui avait élevé Jeanne Caristie et qui ne l'avait jamais quittée, jusqu'au jour où la malheureuse jeune fille était tombée sous la balle d'un assassin.

Robert ne s'était jamais trouvé seul avec elle, et il ne l'avait jamais vue de si près, car avant la mort tragique de Jeanne, elle se montrait fort peu. Elle n'allait pas dans le monde où madame de Noyal conduisait sa cousine, et en toute occasion elle se tenait à l'écart, affectant de s'habiller comme une sœur tourière de quelque couvent pauvre, et cherchant à se vieillir.

Robert n'avait pas encore pris garde qu'elle était beaucoup moins âgée qu'elle ne voulait en avoir l'air. Ce jour-là, pour la première fois, elle lui apparaissait en pleine lumière, et elle le regardait sans baisser les yeux : des yeux clairs, profonds, étincelants, des yeux qui auraient fait oublier la plus amère laideur.

Laide, elle ne l'était pas, quoique son teint manquât de fraîcheur. Ses cheveux, relevés en torsades, étaient de la couleur si chère aux grands peintres vénitiens du XVI<sup>e</sup> siècle, presque roux avec des reflets dorés. Le menton saillant indiquait une volonté de fer.

Robert ne comprenait pas comment il n'avait jamais remarqué cette figure si caractérisée, et il se demandait : « A qui donc ressemble-t-elle ? »

Car elle ressemblait positivement à quelqu'un qu'il connaissait. Il en était sûr. Mais à qui? Pas à la baronne qui était une blonde au teint de lis et de roses; encore moins à la pauvre morte qui avait les traits purs et le doux regard d'une madone de Raphaël. La coupe et surtout l'expression du visage de l'ancienne institutrice rappelait à Robert du Plessis un souvenir qu'il ne parvenait pas à préciser.

Il la salua poliment et il allait la prier de lui apprendre où il pourrait trouver madame de Noyal.

Elle avait sans doute prévu la question, car elle lui dit, avant qu'il l'interrogeât :

« Angélique est sur la route de Versailles. »

Robert se souvint de l'avoir entendue autrefois appeler par son petit nom la baronne qu'elle avait connue toute jeune, et cette familiarité de langage ne le choqua point.

Elle ajouta :

« C'est le chemin qui conduit au cimetière de Chatenay. Angélique y va souvent porter des fleurs sur la tombe de l'amie que nous avons perdue, ne le saviez-vous pas ? »

— Non, balbutia Robert, ému et un peu surpris. Madame de Noyal ne me l'a jamais dit.

— Elle aura craint de vous attrister... Elle ne tardera pas à rentrer par la petite porte, tout au bout du parc. Si vous prenez l'allée qui contourne la pièce d'eau, vous ne manquerez pas de la rencontrer. Elle sera très heureuse de vous voir. »

Pendant que la dame de compagnie parlait, Robert ne cessait pas de la regarder, et non seulement elle ne paraissait pas s'étonner d'être dévisagée de la sorte, mais elle semblait y prendre plaisir. Ses yeux avaient l'air de dire à Robert du Plessis : « Comment me trouvez-vous ? » Et un sourire contenu se dessinait sur ses lèvres sensuelles, comme si elle eût pensé : « Vous ne vous étiez donc jamais aperçu que, moi aussi, je suis une femme ? »

Ce fut lui qui, le premier, mit fin à cet examen réciproque.

« Je vous remercie, Madame, d'avoir bien voulu me renseigner, dit-il en se tournant vers une porte-fenêtre ouverte sur le jardin, et je vais... »

— Pas Madame, s'il vous plaît, interrompit l'ancienne institutrice ; je suis demoiselle... à mon âge, c'est ridicule... Angélique s'est mariée il y a dix ans, et j'en ai six de plus qu'elle... mais je ne me plains pas de mon sort... elle a plus souffert que moi. »

Robert fut presque tenté de lui répondre par un compliment qu'elle attendait peut-être. Il se contenta de s'incliner en signe d'approbation sympathique, et la demoiselle reprit :

« Je le sais, moi qui ne l'ai pas quittée depuis son veuvage, et j'espère ne la quitter jamais, car si elle suit mes conseils, elle ne se remariera pas. »

— Elle est bien jeune pour rester veuve à perpétuité, dit en



souriant Robert, très étonné de ce discours assez déplacé dans la bouche d'une personne qui ne pouvait pas être confondue avec une domestique, mais qui n'en était pas moins au service de la baronne, et qui répliqua froidement :

« Angélique est libre de s'enchaîner encore une fois, comme je suis libre, moi, de me séparer d'elle, si elle fait cette folie. »

Robert eut bonne envie de lui demander : « Vous n'avez donc pas besoin de votre place?... » Il craignit de blesser son amour-propre et il coupa court au tête-à-tête en prenant congé d'elle aussi cérémonieusement que si elle eût été la châtelaine de la villa des Roses.

Il descendit au jardin, et en s'engageant dans l'allée qu'elle venait de lui indiquer, il eut l'intuition qu'elle le suivait des yeux, mais il se garda bien de se retourner pour s'en assurer.

Il se défiait maintenant, sans trop savoir pourquoi, de cette femme à laquelle il n'avait jamais fait attention avant la mort de Jeanne Caristie. Il est vrai qu'elle se tenait alors à l'écart et qu'on ne la voyait guère. Elle semblait avoir renoncé au rôle effacé qu'elle avait joué longtemps dans la maison de madame de Noyal. La chenille était devenue papillon, et ce papillon ouvrait ses ailes, pas encore au grand soleil, mais dans le demi-jour du crépuscule, comme il convenait à la modeste situation qu'elle occupait au château.

Elle avait fait sur lui une impression singulière, et tout en elle était étrange; tout, jusqu'au timbre de sa voix, grave et sonore, avec, parfois, des inflexions caressantes. Elle ne lui plaisait pas, mais elle irritait sa curiosité comme une énigme qu'il aurait voulu deviner.

Et l'idée d'une ressemblance continuait à l'obséder.

Le jardin qu'il avait à traverser pour aller au-devant de madame de Noyal pouvait passer pour un parc, car dans le vaste espace clos de murs qu'il occupait, s'étendaient de longues pelouses coupées par de nombreux bouquets de bois de haute futaie.

Il y avait même une rivière artificielle et un petit lac, limpide et profond, dont les rives coupées à pic étaient ombragées par des saules énormes.

Robert du Plessis le connaissait, ce parc, pour l'avoir parcouru plus d'une fois au temps où la baronne de Noyal y donnait des fêtes. Depuis son retour, elle s'y promenait rarement, et quand elle s'y promenait avec lui, elle ne s'éloignait jamais beaucoup du château. Aussi avait-il un peu oublié les chemins, et il aurait eu quelque difficulté à s'y reconnaître sans les indications que la demoiselle de compagnie venait de lui donner. Il les suivit, et

après avoir longé la pièce d'eau, il aperçut, au fond d'une perspective savamment ménagée, la petite porte qu'il cherchait.

Elle était presque cachée, cette porte bâtarde, par les rameaux d'un lierre qui tapissait le mur de clôture, coupé tout près de là par une grille fixe, à travers laquelle les hôtes de la villa pouvaient voir passer les piétons et les voitures sur la route de Choisy-le-Roi à Versailles, toujours très fréquentée, surtout le dimanche.

En dedans, sur un tertre de gazon qui dominait cette coupure grillée, un banc planté là tout exprès, permettait aux amateurs de se reposer en se régalant du spectacle gratuit de la banlieue en mouvement et en goguette.

Robert ne pensait guère à s'offrir ce divertissement, très apprécié par les Parisiens qui s'ennuient en villégiature. Il lui tardait de rencontrer madame de Noyal : d'abord, pour le plaisir de la voir, et aussi un peu pour lui parler de cette femme dont il ne savait même pas le nom. Il l'avait su, autrefois, mais il l'avait oublié et il se proposait de demander à la baronne d'autres renseignements sur cette institutrice montée en grade — et en graine, puisque, de son propre aveu, elle avait largement dépassé la trentaine.

Il n'était plus bien loin de la porte enguirlandée de lierre quand, arrivé au bout d'une charmille qui bordait l'allée où il marchait, il vit, à dix pas de lui, madame de Noyal assise, ou plutôt affaissée, sur le banc à double siège qu'elle avait jadis fait placer là pour la commodité de ses invités.

Elle ne s'y était pas arrêtée pour regarder les passants, car elle tournait le dos à la route, mais elle baissait la tête, si bien que Robert ne la reconnut qu'à sa taille et au deuil qu'elle n'avait pas quitté depuis la mort de sa cousine.

Au bruit de ses pas, elle se dressa et elle fit mine de se lever pour venir à lui, mais il la prévint.

« Je vous cherchais, dit-il en prenant place à côté d'elle.

— Vous ne deviez cependant pas vous attendre à me trouver ici, murmura la baronne, visiblement troublée d'avoir été surprise.

— Non... mais je savais où vous étiez allée...

— Comment le saviez-vous ?

— Vos domestiques n'étaient pas là quand je suis arrivé... Je me suis permis d'entrer, et, dans le petit salon où vous me recevez habituellement, j'ai rencontré... une dame...

— Séverine!...

— Ah ! s'écria gaiement Robert, le voilà ce nom dont je ne me souvenais pas plus que de la personne qui le porte. Je ne m'explique pas comment je l'avais oublié...



— Le nom ou la personne ? demanda vivement madame de Noyal.  
 — Oh ! la personne, je me rappelais très bien l'avoir vue chez vous... C'est le nom qui m'était sorti de la mémoire... quoiqu'il ne soit pas banal.  
 — Ce n'est pas tout à fait le sien... Elle s'appelle en réalité Sévère...  
 — Alors, elle est très bien nommée, car elle n'a pas l'air doux.  
 — C'est le nom d'une sainte très vénérée en Berry où mademoiselle Dahun est née.  
 — En effet, elle est demoiselle, dit en riant Robert du Plessis. C'est le lot des institutrices de coiffer sainte Catherine.  
 — Institutrice, elle ne l'est plus, et il ne tiendrait qu'à elle de se marier, car elle a de la fortune.  
 — Vraiment?... Pourquoi donc a-t-elle attendu si longtemps ?  
 — Parce qu'elle n'a pas toujours été riche... Mais je ne crois pas qu'elle ait fait vœu de rester fille, et elle pourrait bien trouver un mari.  
 — C'est la grâce que je lui souhaite. Il lui est donc tombé un héritage ?  
 — Pas que je sache. Elle a économisé sur ses appointements, et depuis quinze ans, elle a eu le temps de mettre de côté de quoi se constituer une belle dot. Mais, reprit sèchement madame de Noyal, vous n'êtes pas venu ici, je suppose, pour me parler d'elle ?



— Non, certes ! s'écria Robert, et je vous prie de croire que l'histoire de mademoiselle Séverine m'intéresse très peu. Je suis venu... comme toujours... uniquement pour vous voir, et je me fais une fête de passer près de vous quelques bonnes heures.

— Je vous en sais d'autant plus de gré que, très probablement, je vais abréger le séjour que je comptais faire à Chatenay.

— Vous songez à vous réinstaller à Paris ?... J'en serais ravi, car...

— Jamais plus je n'habiterai Paris ; je songe à quitter la France pour toujours.

— Vous expatrier !... J'aurais compris cela, il y a six mois... et je me suis très bien expliqué votre



voyage en Italie... mais maintenant que ce malheureux procès est oublié, pourquoi ne continueriez-vous pas à vivre ici ?...

— Parce que ce n'est pas vivre que de vivre comme je vis... seule... avec l'affreux souvenir du crime commis sous mes yeux... Vous ne m'avez pas abandonnée et je vous en suis reconnaissante... mais ma situation est intolérable, car elle est horriblement fautive... même vis-à-vis de vous.

— En quoi, je vous prie ?

— Vous n'êtes que mon ami, et ni vous, ni moi n'avons l'âge où un homme peut rester l'ami d'une femme, sans que le monde y trouve à redire.

— Le monde ne s'occupe pas de nous... et alors même qu'il s'en occuperait...

— Vous ne craindriez pas de le braver. Moi, je n'aurais pas ce courage, et je ne me sens pas la force de supporter plus longtemps des humiliations...

— Que dites-vous là ?... Comment ?...

— J'en supporte tous les jours.

— De la part de qui ?... Vous ne recevez que moi, et je ne suppose pas que vos gens se permettent...

— Non... pas encore... mais ceux que je rencontre, quand je sors, me font cruellement sentir que rien n'efface une accusation, même injuste. Les uns se détournent de leur chemin pour m'éviter... les autres... des fournisseurs que j'ai enrichis... me saluent avec une affectation ironique... et tout à l'heure, pas loin d'ici, j'ai été insultée... des drôles que je n'avais jamais vus ont ricané en prononçant mon nom.

— Comment le sauraient-ils ?... Vous devez vous être trompée.

— Non, j'ai bien entendu... et tenez !... ils recommencent... Ecoutez ces cris !...

— Ils ne crient pas, ils chantent », dit Robert, en prêtant l'oreille à des paroles braillées, sur un air canaille, par une voix gouailleuse, de l'autre côté du mur du parc.

Il reconnut une vieille chanson de café-concert qui commençait ainsi :

Dans la rue Tique-Tiquetonne  
Il habite un épici-er...

C'était bête, mais ce n'était pas méchant et il était impossible d'y trouver une insulte, ni même une allusion à madame de Noyal.

« Une bande d'étudiants ou de commis en rupture de maga-



sin », murmura du Plessis qui trouvait un peu ridicules les susceptibilités de la châtelaine.

Les deux vers idiots furent répétés en chœur et le soliste reprit la suite :

Qui a u-ne fille angélique  
Lique-lique-à mari-er.

Cette fois, c'était bien le petit nom de madame de Noyal qui venait de sortir de la bouche avinée du virtuose de grand chemin, mais assurément ce n'était pas elle que visait ce grotesque couplet ; Robert le lui dit, et elle répliqua sèchement :

« Je suis sûre que cette chanson s'adresse à moi et qu'ils l'ont choisie tout exprès pour me narguer. Entendez-vous maintenant le refrain ?... »

Il sonnait comme une fanfare ce refrain, hurlé par la même voix cuivrée :

Je veux que ma fille soit baronne...  
Ou danseu-se, c'est mon tic.

Et le chanteur força la note en lançant le mot « baronne ».

Y mettait-il une intention ? Robert n'en crut rien, mais il lui déplut que des ivrognes se permissent de donner à la propriétaire de la villa des Roses une sérénade qui ressemblait beaucoup à un charivari et il se leva pour aller mettre le holà.

La baronne s'était levée avant lui et elle était déjà loin du banc quand les chanteurs, cachés par le mur, apparurent derrière la grille.

Ils étaient six ou sept, dont trois femmes, en toilettes tapageuses du quartier Latin. Les hommes, tous jeunes et plus correctement vêtus que leurs compagnes, se disposaient à continuer ce concert en plein vent.

Robert, qui allait les sommer de passer leur chemin, ne fut pas peu surpris de voir que le conducteur de cette troupe joyeuse et bruyante — reconnaissable à sa canne qu'il tenait levée à bout de bras comme un chef d'orchestre — c'était Fil-de-Soie.

Un Fil-de-Soie nouvelle manière, habillé à la dernière mode du monde où il vivait depuis sa métamorphose, et changé à ce point que ses anciennes amies du Moulin-Rouge l'auraient peut-être pris pour un *homme sérieux*.

Robert, qui le croisait tous les jours sous le péristyle de la Bourse, ne pouvait pas s'y tromper et il ouvrait la bouche pour l'interpeller vertement, lorsque Fil-de-Soie, au lieu de donner le signal d'une reprise de la chanson, commanda : « Par file à gauche !... en avant, marche ! » exécuta avec sa canne un moulinet comme un vrai tambour-major et se plaça en tête de la colonne qui le suivit docilement, à la queue-leu-leu.

Le monôme champêtre fila le long du mur et disparut, au grand étonnement de Robert du Plessis qui s'attendait à avoir maille à partir avec ces polissons.

C'était inexplicable, mais Robert ne s'amusa point à chercher pourquoi il lui avait suffi de se montrer pour les mettre en fuite. Il courut rejoindre madame de Noyal qu'il tenait à rassurer et il eut tôt fait de la rattraper, car elle n'allait pas vite.

« Eh ! bien, lui dit-il gaiement, nous en sommes débarrassés. Ils sont de bonne composition, puisqu'ils ont décampé dès qu'ils m'ont aperçu.

— Ils reviendront, murmura la baronne ; ou il en viendra d'autres... C'est une persécution organisée pour me forcer à quitter le pays... et j'y suis décidée...

— Quoi ! vous quitteriez cette charmante villa parce que vous avez entendu quelques ivrognes vociférer sur un chemin public !... c'est un des petits inconvénients de la proximité de Paris et rien ne prouve que ces braillards en veulent à votre repos.

— Rien ne le prouve, mais j'en suis certaine.



— Supposez-vous donc qu'ils sont payés pour vous effrayer ?  
 — J'en suis convaincue.  
 — Et par qui, bon Dieu ?  
 — Par mes ennemis.  
 — Vous avez donc des ennemis ?  
 — En doutez-vous ?  
 — Non, puisque vous me le dites... mais je sais que vous avez

aussi un ami pour vous protéger.

— Cet ami... c'est vous ?

— Vous le savez bien.

— Oui, vous m'avez prouvé en venant me voir dans ma solitude, que vous n'étiez pas de ceux qui persistent à m'accuser d'une infamie...

— Ils n'oseraient pas vous en accuser devant moi... si quelqu'un l'osait...

— Que feriez-vous ?

— Je le soufflèterais, répondit simplement Robert du Plessis.

— De quel droit ?... vous n'êtes ni mon mari, ni mon frère...

— Du droit qu'a tout galant homme de défendre une femme qu'on insulte.

— Et vous vous battriez en duel pour démontrer que je suis innocente ! vous voyez bien qu'il faut que je parte... quand ce ne serait que pour vous empêcher de risquer votre vie... je ne veux pas porter malheur à tous ceux qui m'aiment. Lorsque je serai loin de la France, vous ne penserez plus à moi...

— Vous oublier ! je le voudrais que je ne le pourrais pas et si votre résolution de vous exiler était irrévocable...

— Eh ! bien ?

— Je vous suivrais.

— Vous quitteriez

Paris ?...

— Oh ! pour ce que j'y fais de bon !...

— Si je m'avisais de vous prendre au mot, vous ne tarderiez pas à vous repentir d'une folie qui ferait votre malheur... et le mien.

— Le vôtre ?... vous avez une triste opinion de moi.

— J'en pense, au contraire, beaucoup de bien. Je vous crois très capable d'un coup de tête... et même d'un coup de cœur... mais je ne veux pas mettre votre constance à l'épreuve.

— Et si je vous disais que je vous aime ? s'écria Robert, emporté par la situation.

— Je vous demanderais depuis combien de temps, répondit ironiquement la baronne.

— Depuis que je vous connais.

— Je ne vous croirais pas, car vous commencez par mentir... vous me connaissiez déjà quand vous vous êtes épris de Jeanne.

— C'est vrai... je vous l'ai avoué... elle me plaisait beaucoup et j'ai songé un instant à l'épouser... mais je crois que je lui étais fort indifférent.

— Vous vous trompez. Elle vous aimait.

— Quoi ! elle vous l'a dit ?...

— A moi, non. Elle l'a dit, trois jours avant sa mort, à Séverine qui, par malheur, a gardé ce secret.

— Pourquoi, par malheur ?...

— Parce que si Séverine me l'avait confié, je ne vous aurais pas caché que Jeanne vous aimait et je vous aurais mariés. Elle vous aimait éperdument... et elle en est morte...

— Comment ?... que signifie ?...

— Vous ne vous êtes donc jamais demandé qui l'a tuée ?... L'idée ne vous est pas venue que ce meurtre était un crime passionnel ?

— Peut-être... mais quelle passion aurait poussé l'assassin ?

— La plus violente de toutes... la jalousie. »

Robert ne s'attendait guère à cette réponse. Devant la Cour d'assises, le procureur général n'avait pas osé, faute de preuves, affirmer que l'accusée était jalouse de sa cousine, mais il l'avait laissé entendre ; et madame de Noyal, qui avait énergiquement protesté à l'audience contre cette supposition, déclarait maintenant que la jalousie avait été le mobile du crime.

« Oui, la jalousie, appuya-t-elle. Jeanne a été assassinée par

un homme qui la persécutait de ses déclarations et qu'elle a refusé d'écouter... »

— Vous saviez cela et vous n'avez pas parlé !

— Je ne le savais pas quand j'ai été arrêtée... et si je l'avais su, je ne l'aurais pas dit, car il aurait fallu dire aussi que Jeanne, qui le fuyait, ne l'a dénoncé ni à moi, ni à son ancienne institutrice. Des gens qu'on n'a pas cités comme témoins l'ont vu rôder autour de la villa et, après le crime, il n'a jamais reparu dans le pays où, du reste, personne ne le connaissait. Pas plus que moi, Séverine ne doute qu'il ait tué Jeanne parce qu'elle lui avait signifié de cesser de la poursuivre...

— Il faudrait donc croire qu'elle permettait qu'il lui parlât, quand il la rencontrait seule.

— Hélas ! oui... et c'est pour cela que je me serais tue, alors même que j'aurais su tout ce que j'ai appris plus tard. Pour rien au monde, je n'aurais laissé planer l'ombre d'un soupçon sur la conduite de notre chère morte. Elle n'a pu être qu'imprudente et si elle l'a été, elle a payé de sa vie ses imprudences. »

Ces confidences tardives surprenaient fort Robert du Plessis, mais il les tenait pour sincères et les sentiments que madame de Noyal exprimait le touchaient profondément.

Il la plaignait et il l'admirait.

Ils suivaient, côte à côte, une allée que bordait, à leur gauche, une épaisse charmille.

Tout à coup, madame de Noyal s'arrêta et Robert vit qu'elle chancelait.

« Qu'avez-vous, madame ? demanda-t-il en s'empressant pour la soutenir.

— Ici !... murmura-t-elle ; c'est ici !... »

Robert comprit qu'ils étaient arrivés à la place où le crime avait été commis et il eut un moment de très vive émotion.

La baronne, appuyée sur le bras qu'il lui avait offert, reprit d'une voix mal assurée :

« Pardonnez-moi ma faiblesse... je ne passe jamais par ce chemin funeste sans que le cœur me manque... mais je ne regrette pas de l'avoir pris avec vous, car vous pouvez maintenant vous rendre compte de l'horrible scène à laquelle j'ai assisté... Je marchais à la droite de Jeanne qui touchait presque cette haie... le jour baissait et nous rentrions à la villa après avoir fait le tour de la pièce d'eau... Jeanne était très gaie... Elle me parlait de vous... et j'ai pensé depuis que la pauvre enfant allait peut-être m'avouer qu'elle vous aimait, quand elle a été frappée... J'ai vu briller une flamme... j'ai entendu une détonation... Jeanne est tombée sans jeter un cri... et alors... j'ai été lâche... je me suis sauvée... »

— Vous êtes bien excusable d'avoir perdu la tête.

— Non !... j'aurais dû secourir Jeanne et j'ai laissé fuir l'assassin.

— C'est fort heureux !... si vous l'aviez poursuivi, il vous aurait tuée.

— Eh ! bien, je n'aurais pas subi la honte d'être accusée... jugée... et acquittée par miracle... ; je vis encore, mais ma vie est brisée... j'aurais préféré mourir.

— Ne parlez pas ainsi, je vous en supplie. Vous avez cruellement souffert, mais l'avenir vous reste...

— L'avenir !... il ne m'apportera pas l'oubli... il ne m'apportera que l'isolement... l'abandon...

— Non, car je suis à vous... vous le savez bien... à vous pour toujours.

— Est-ce à dire que vous me suivriez, si je quittais la France ?

— Je vous l'ai déjà dit et je ne m'en dédis pas.

— Ce serait de votre part un sacrifice que je n'accepterais pas.

— Un sacrifice qui ne me coûterait guère, car je suis las de la vie que je mène à Paris. Il m'en coûterait bien davantage de renoncer à vous voir. Et si vous me permettez de vous accompagner, je ne vous demanderai que le temps d'arranger mes affaires qui sont, je le confesse, assez embarrassées.





— C'est donc sérieusement que vous m'offrez de vous exiler avec moi ?

— Très sérieusement, je vous le jure. »

Robert n'eut pas plutôt prononcé ce serment *ex abrupto* que la baronne, qui s'appuyait sur lui, dégagea son bras et se mit à regarder du côté de la haie.

« Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-il.

— Rien, murmura-t-elle, après un court silence ; j'ai cru entendre marcher derrière cette charmille... je me suis trompée... c'est un effet nerveux... depuis que j'ai vu tomber à mes pieds ma malheureuse amie, je suis devenue très peureuse et je tressaille au moindre bruit.

— Je comprends cela. Voulez-vous que je m'avance jusqu'au



bout de ce mur de verdure pour m'assurer qu'il ne cache personne ?

— Non... c'est inutile. Quand je suis entrée par la petite porte du parc, j'ai eu soin de la refermer à double tour.

— Elle était donc ouverte, le jour où l'assassin s'y est glissé ?

— Non... j'ai toujours pensé qu'il avait passé par la grande grille.

— Avec la complicité de vos domestiques, alors ?

— Ou en profitant de leur négligence. J'étais très mal servie ; mais laissons cela et revenons à mes projets de départ. Ma résolution est irrévocable et vous venez de me jurer que vous étiez décidé à partir avec moi... Je veux bien croire à ce serment... que je ne vous demandais pas... vous le tiendrez, mais... après ?

— Comment, après ?...

— Oui... à quoi nous mènera notre exil volontaire ? »

Robert, embarrassé par cette question posée à brûle-pourpoint, ne répondit que par un sourire équivoque et la baronne reprit froidement :

« Vous me parliez tout à l'heure de l'avenir... vous êtes-vous

jamais demandé ce qu'il serait pour moi, cet avenir, si nous étions... pourquoi n'appellerais-je pas les choses par leur nom ?... si nous étions... vous, mon amant et moi, votre maîtresse ?... »

— Je m'estimerais trop heureux, murmura un peu naïvement Robert, pris au dépourvu.

— Et je serais, moi, la plus malheureuse des femmes, répliqua vivement madame de Noyal, car après la déchéance imméritée que j'ai subie, je ne me résignerai jamais à supporter d'être tenue à l'écart du monde où j'ai toujours vécu et la seule chance qui me reste d'y rentrer, la tête haute, c'est de rencontrer un honnête homme qui m'aime assez pour m'épouser. »

La botte était droite et Robert aurait eu de la peine à la parer, en se dérochant. Il n'y songea même pas.

Robert était de ceux qui *s'emballent* pour peu qu'on les excite et qui vont jusqu'au bout de leur *emballement*, sans s'inquiéter des suites.

Certes, en venant passer son dimanche à la villa des Roses, il n'avait pas prévu que la baronne, qui lui plaisait fort, lui poserait à l'improviste la grave question du mariage ; et, s'il l'eût prévu, il se serait très probablement préparé à se défendre, mais, comme un jockey de *steeple-chase* qui se trouve tout à coup devant un obstacle non inscrit au programme de la course, il n'avait plus d'autre parti à prendre que de le franchir, sous peine de se faire désarçonner, en arrêtant trop brusquement son cheval.

Il n'hésita pas à sauter le fossé, au risque de casser le cou à son bonheur futur et à son indépendance présente.

« Eh ! bien, il ne tient qu'à vous. Je me flatte d'être l'homme que vous cherchez. Si vous voulez de moi, nous partirons dans quinze jours, nous irons nous marier à Venise et quand nous reviendrons à Paris, j'aurai le droit de vous protéger envers et contre tous. »

Ce fut dit si simplement que madame de Noyal, émue jusqu'aux larmes, eut à peine la force de murmurer :

« Vous êtes un noble cœur.

— Alors, vous acceptez, reprit gaiement Robert, en lui baisant la main. Bon ! nous voilà fiancés... il ne nous reste plus qu'à... »

Un bruit de feuilles froissées lui coupa la parole et la baronne, toute pâle, se serra peureusement contre lui.

Il y avait donc là, derrière la haie, quelqu'un qui les entendait et qui les voyait.

« Décidément, je crois qu'on nous espionne... cette fois, j'en aurai le cœur net, s'écria Robert du Plessis en saisissant, pour les écarter, les branches de la charmille.

Un chant d'oiseau l'arrêta net. Un merle s'envolait avec un grand frou-frou d'ailes, en jetant ses notes claires comme une fanfare.

Robert éclata de rire et la baronne se rasséréna.

« Une jeune mère qui couvait là, tout près de nous, et que nous avons effarouchée, » reprit-il.

Et il se mit à réciter les jolis vers de Coppée :

Mignonne, voici l'avril,  
Le printemps revient d'exil...  
Tous les nids sont en querelles...

Il ajouta, en vile prose :

« Ils portent bonheur aux amoureux, les nids. »

Madame de Noyal allait se mettre à l'unisson et cette causerie, si sérieuse au début, aurait promptement tourné au tendre. Mais madame de Noyal aperçut son valet de pied, arrivant du fond de l'allée, un pli à la main et cette apparition coupa court au dialogue.

« Un *petit bleu* pour vous, dit Robert.

— Je n'en attends de personne, » murmura la baronne, presque inquiète.

C'était bien une dépêche, mais au lieu de la remettre à madame de Noyal, le domestique s'empressa de la présenter à M. du Plessis et reprit aussitôt le chemin de la villa.

Robert, stupéfait de recevoir un télégramme à Chatenay, l'examinait et ne se pressait pas de l'ouvrir.

« Lisez, mon ami, lui dit doucement la baronne. Je suppose que ma présence ne vous gêne pas... »

— Pas du tout. Je ne devine pas qui s'est avisé de me relancer ici, mais je n'ai pas de secrets pour vous. »

Et il décacheta l'enveloppe bleue.

FORTUNÉ DU BOISGOBEY.

(Illustrations de F. de Myrbach.)

(A continuer).



PIERRE OUTIN



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

UNE AVERSE

Ayuntamiento de Madrid







# Berceuse

Par Gaston Lemaire

PIANO

*Andante*  
*Bien lié*  
*Dolce sostenuto*

*Rit.* *a Tempo* *pp*

*Rall.* *Dim.* *Moderato* *mf* *Cresc.* *Dim.* *Rit.*

*a Tempo* *mf* *p* *Cresc.* *Dim.* *a Tempo 1<sup>o</sup>* *Bien lié.* *Dolce sostenuto.*

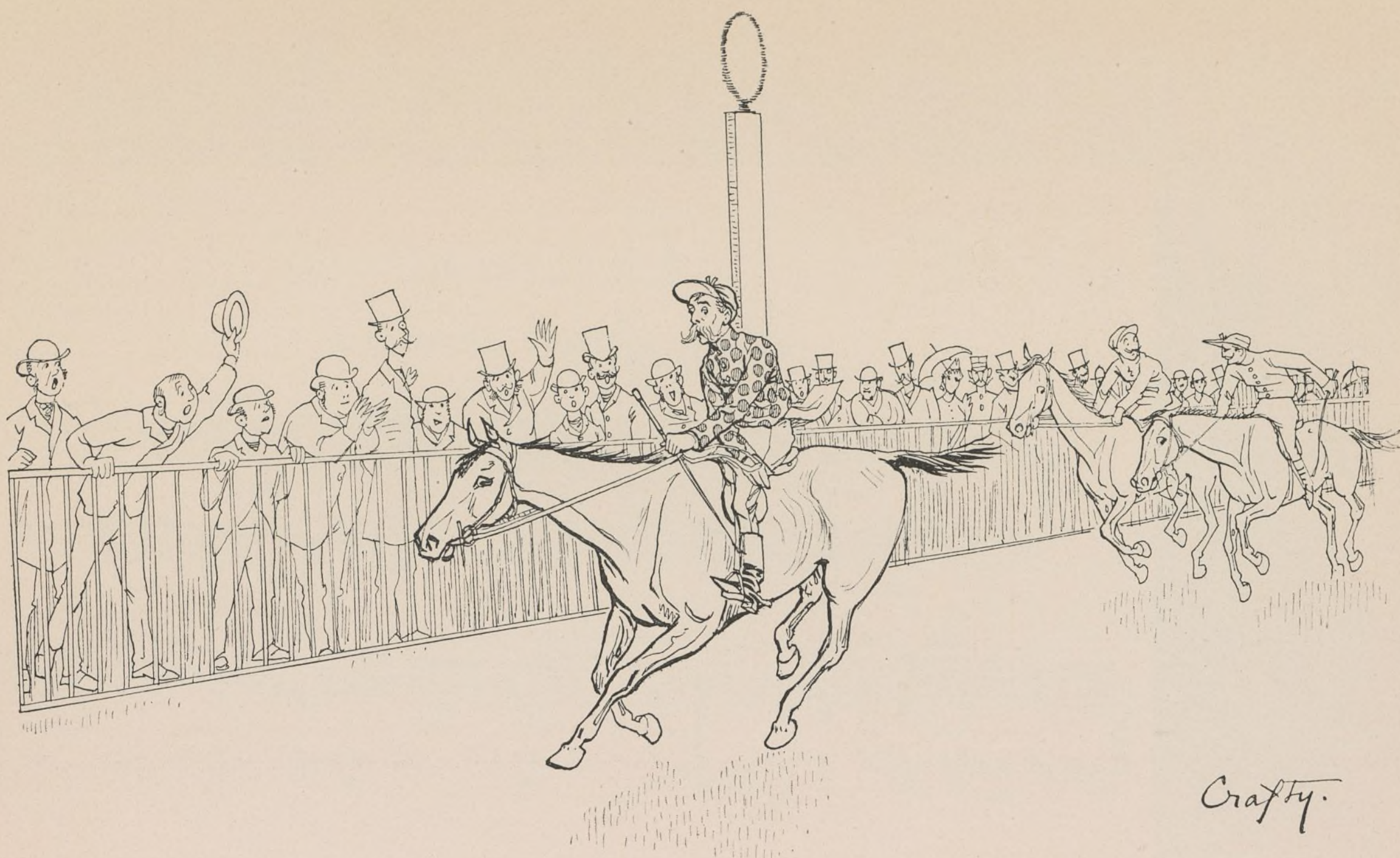
*Rit.* *Andante* *pp* *Rall.* *Lent* *Dim.*

(en écho) Ped. \*

GULON Grav.







# LE WINNING POST

PAR PAUL DEVAUX



sans scrupule qu'elle ne ressent rien pour vous! Néanmoins, comme la phrase maniérée de la coquette laissait entrevoir une possibilité alléchante, l'amoureux se fiant à cet espoir se questionna sérieusement sur les moyens à mettre en œuvre pour émouvoir ce cœur indifférent. Lequel employer pour émoustiller ce sang paresseux? S'introduirait-il furtivement dans son cabinet de toilette à l'heure des ablutions en poussant un cri formidable? Se ferait-il porter comme disparu, sur les journaux mondains, par un entrefilet larmoyant? Remplacerait-il, au pied levé, Lagartijo, Angel Pastor ou Bidet? Aucun de ces divers moyens ne lui paraissant digne de son passé, il commit l'irréparable boulette d'aller réclamer de sa capricieuse future ce qu'elle exigeait de lui.

Madame d'Espérade consentit à indiquer une torture de son

**L**E jour où cet excellent de Chypre, poussé par la concupiscence, eut la naïveté d'offrir, à la belle madame d'Espérade, sa fortune et son nom capiteux, la ravissante et jolie veuve lui répondit de sa voix enchanteresse et languissante, dans un style normalien imité de quelque vestibule universitaire :

« Pour vous épouser, très cher, il faudrait que je vous aimasse, et pour que je vous aimasse, il faudrait que vous fissiez palpiter mon cœur. Hâtez le cours du sang de mes veines, allumez mon enthousiasme, et ma main vous appartiendra. »

De Chypre fut froissé de cet ultimatum de Romaine indolente. On n'est pas impunément riche, honorable, bel homme; on n'a pas une moustache unique au monde, une tête que tous les photographes demandent à exposer dans leur vitrine, pour entendre une précieuse, à laquelle on fait depuis six mois une cour assidue, vous avouer

choix. Julie était une veuve de cette catégorie de désœuvrées qui, ne se sentant pas de prédispositions morbides à l'amour des chiens ou des oiselets, se passionnent pour les chevaux, les luttes hippiques et les jockeys; de ces veuves qui ne peuvent vivre sans les parfums de l'écurie, les senteurs de la pelouse, les anxiétés du turf, les impatiences, les terreurs, les pâmoisons, les joies subites ou rentrées, les angoisses que procure une épreuve chaudement disputée. Cette veuve fin de siècle adorait le steeple-chase, la course pimentée d'accidents, de bains de rivière, de chevaux tués, de membres rompus. Ce genre de plaisir convenait à son tempérament avide d'émotions : elle y envoya son amant.

Julie parcourut un élégant calendrier rose et bleu, compta les lignes de deux pages minuscules en les pointant d'une épingle d'or, et, relevant sur l'intéressé ses yeux de fleurs écloses, la féroce patricienne lui dit ingénument :

« Gagnez le Gentlemen's Oaks, à Auteuil, et je suis à vous. Ma main vaut bien un steeple-chase, sans doute. Suis-je assez gentille? »

A ces mots effrayants de *steeple-chase* et d'*Auteuil*, de Chypre éprouva un léger malaise : il réprima ce premier frisson de la bête, et, bien qu'il n'eût jamais couru en obstacles, il fit le serment de gagner, baisa la main de cette adorable veuve avec une vive tentation de la mordre, remercia avec chaleur, et se retira avec empressement.

« Connais-tu ça, toi, le Gentlemen's Oaks? » demanda, le lendemain de cette commission, le téméraire de Chypre à son ami La Fricardière, un sportsman consommé qui avait des intérêts dans l'écurie du baron Grosbois.

« Gentlemen's Oaks! je crois bien, répliqua l'autre; c'est un prix de vingt mille francs, plus un objet d'art, fondé par la Société des Steeple-Chases de France et réservé aux gentlemen-riders. Aucun jockey ne peut monter dans cette course. Parcours : six mille mètres; départ au carrefour de la Source. On saute trois fois la rivière des Tribunes, ce qui porte le nombre des obstacles à franchir à quarante-sept. Quarante-sept fois l'occasion de se briser les os! ajouta philosophiquement le sportsman.

— Quarante-sept! redit plaintivement de Chypre, qui trembla de tout son corps au souvenir de son fol engagement, c'est un prix dur à décrocher?

— Oh! pas plus dur qu'un autre, il faut un cheval qui tienne la distance et qui saute bien.





27

— Ah! prononça de Chypre d'un ton distrait; et c'est difficile de monter un steeple-chaser pendant six mille mètres?

— Pas positivement, répartit La Fricardière; il faut garder le fonds de la selle durant le saut, voilà tout.

— Voilà tout, répéta machinalement l'amoureux navré.

— Ah ça! de Chypre, fit le sportsman intrigué, pourquoi me poses-tu ces questions de gosse?

— Parce qu'il faut que je gagne ce prix-là.

— Toi! Toi!! s'écria l'ami consterné. Tu es fou! tu n'as jamais monté que des hacks ou des trotteurs et tu veux gagner les Oaks?

— Il le faut. Je les gagnerai », répondit gravement de Chypre, et il expliqua le caprice bizarre de sa belle.

La Fricardière éclata : il maudit la jolie veuve et s'offrit pour l'étrangler.

« Ainsi, pour une femme lunatique, tu es disposé à t'estropier ou à te casser la tête?

— N'as-tu pas couru les mêmes risques pour des prix de trois mille francs?

— Moi, c'est autre chose. Je monte depuis vingt ans, je suis un vétérans tombé cent fois avec bonheur; des contusions, la joue éraflée, le nez aplati, des riens; mais aujourd'hui, on est de fer, on est vissé à la selle, on ne craint pas de faire le parcours le plus périlleux contre n'importe quel jockey! Mais toi, toi un vrai muscadin; toi, toujours bichonné, dorloté, vierge d'égratignure; toi, qui n'as jamais galopé que des montures de dame; que feras-tu sur l'obstacle? Te vois-tu en selle parcourant six mille mètres semés de dangers, à un train d'enfer?

— Qu'importe! dit résolument de Chypre, il me faut cette



27

femme, je gagnerai le prix. J'achèterai le meilleur cheval de la course au comptant, plus le montant du prix pour avoir le droit de le monter.

— Vraiment! interjeta le sportsman que cet entêtement amusait, tu es absolument résolu à risquer ta poire?

— Absolument.

— Décidément, reprit La Fricardière, tu m'empoignes, je t'y aiderai! Me promets-tu de ne pas m'en vouloir si tu te casses quelque chose?

— C'est fait, répondit de Chypre en lui tendant la main. »

Quelques jours plus tard, le sportsman présentait son ami à l'entraîneur Pickles, un héros des courses d'obstacles, un ancien poids léger qui avait monté à quarante kilos et qui pesait maintenant cent vingt-cinq kilos; un petit homme gras et ventru, un saucisson à pattes qui, retiré à Chantilly, employait son arrièr-jeunesse au dressage des sauteurs.

« Pickles, commença La Fricardière, présente le gentleman en question; il va devenir votre pensionnaire. Un garçon qu'il faut préparer pour l'obstacle : vous avez six semaines, Pickles, pour le mettre en condition. Pas fort cavalier, a galopé sur les ânes de modistes, à Montmorency, aux bains de mer, connaît pas le cheval d'action. Un bleu, quoi; mais très énergique, grand courage, plein de bravoure; fera quelque chose avec un maître comme vous, Pickles. »

L'entraîneur, durant ce prologue, s'était approché du pensionnaire qu'on lui amenait, le considérait attentivement et l'auscultait avec une familiarité que de Chypre trouvait choquante.

« Combien pèse le gentleman? demanda Pickles après l'avoir palpé minutieusement.



27

— Quatre-vingts, avoua de Chypre.

— Quatre-vingts, remarqua le sportsman, peste! Un poids de vieille actrice; il est gras comme un porc, cet animal-là!

— Le ventre est gros, observa Pickles, la cuisse est ronde, les hanches et les jambes sont chargées; je ferai tomber tout ça. Avant dix jours, le gentleman pourra monter à soixante kilos.

— A soixante, insinua malicieusement La Fricardière, à soixante, il aura l'air d'un âne affamé! »

De Chypre, inquiet, se demanda ce qu'il allait subir et comment il serait lorsque Pickles aurait réformé son individu; aussi, ne se sépara-t-il pas sans peine de son bienveillant ami La Fricardière.

L'entraîneur sonna. Une bonne anglaise, au visage poivré de perles rousses, coiffée de cheveux fauves, parut et montra, au milieu d'un vague sourire, un clavier complet de dents de cheval.

« Dolly, commanda l'ex-jockey, en lui désignant de Chypre, allumez le calorifère; ce gentleman est au régime, il faut qu'il monte à soixante; autant de livres perdues, autant de schellings



pour vous. Allez, Dolly, vous êtes dans la combinaison. »

La domestique cligna gaiement de l'œil et sortit.

« Il y a un calorifère dans la combinaison, pensa de Chypre stupéfait. »

— Il est essentiel que l'on ne mette pas votre couvert à ma table, expliqua l'entraîneur à son pensionnaire, vous engraissez. »

Il n'avait pas fini de s'étonner, le pauvre ! D'après les conseils de La Fricardière, sachant que son séjour à Chantilly durerait six semaines et qu'il ne rentrerait à Paris que le jour de la course publique, il s'était muni de linge et d'effets, le tout remplissait une malle énorme. Pickles demanda la permission de visiter cette malle, de Chypre se rebiffa ; mais l'entraîneur insista avec tant de pertinacité que le gentleman fut obligé de le satisfaire. L'ancien jockey ne lui fit grâce d'aucun détail, il visita tous les compartiments, haussant les épaules à chaque complet. Il confisqua les cigares, les plumes et le papier à lettres. Le futur vainqueur des Oaks voulut s'y opposer, mais Pickles lui ferma la bouche



d'un : « Vous êtes dans la combinaison, obéissez, vous m'appartenez. »

— Quelle combinaison ? objecta de Chypre.

— Vous saurez plus tard, répliqua l'entraîneur ; chez moi, le gentleman-rider doit se priver de femmes, de tabac, et de correspondre avec le dehors.

— C'est la prison, » se dit de Chypre.

La visite des effets se termina par une semonce. Pickles se moqua de son apprenti jockey et lui demanda s'il pensait faire panache avec des chemises à cols cassés et des jaquettes ajustées. Puis il le fit déshabiller entièrement pour lui enfiler quatre chemises de flanelle l'une sur l'autre, trois caleçons de mailles, deux pantalons d'artilleur réformés depuis quinze ans, trois tricots de garçon boucher, et une pelisse fourrée faite pour un bœuf. Il lui ceignit la tête d'un foulard rouge, lui noua un autre foulard jaune autour du cou, le coiffa d'un feutre souillé d'attouchements visqueux, et le chaussa de brodequins taillés sur une boîte à violon.

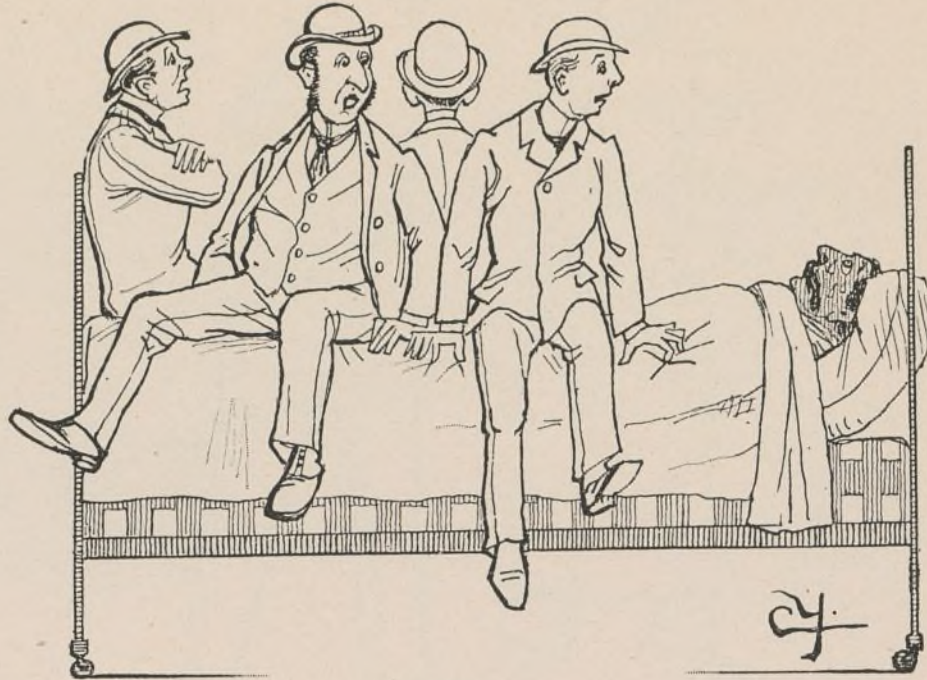
Ainsi accoutré, méconnaissable, de Chypre avait de la peine à bouger, mais Pickles l'empoigna par le collet, le souleva de sa chaise, le mit debout et lui ordonna de suivre un lad.

L'entraîneur recommença devant le lad un discours à peu



près semblable à celui qu'il avait fait à Dolly et qui se terminait par : « Vous êtes dans la combinaison. »

Le lad conduisit le paquet mobile confié à sa surveillance à travers la forêt. Son rôle consistait à empêcher le gentleman de s'arrêter dans la marche. De Chypre abattit huit kilomètres à une allure de pompier en détresse. Il revit les écuries de Pickles avec



un véritable soulagement. Son corps se fondait en eau, les pointes de son foulard alimentaient des fontaines, ses caleçons étaient gonflés comme des éponges, et ses pieds nageaient dans l'immensité de ses chaussures.

A la rentrée du pensionnaire, Pickles s'en empara, le transporta dans une salle chauffée à quarante degrés (Dolly avait poussé le calorifère), et le débarrassa de ses vêtements de suée. Deux grooms vinrent éponger, sécher, frictionner de Chypre. Ils le roulèrent dans un drap mouillé, l'enveloppèrent de trois couvertures et le couchèrent entre deux matelas. Alors, l'entraîneur, le lad et les deux grooms s'assirent sur le matelas pour augmenter la transpiration du gentleman. Le malheureux étouffait dans son sandwich : il devenait cramoisi tandis que ses persécuteurs chantaient d'une voix fausse :

*Come home ! Papa rentre à la maison !*

Au bout d'une heure, Pickles souleva ses deux cent cinquante livres, fit déboucler le sandwich, et rendit le martyr à la liberté. Il fut de nouveau épongé, séché, bouchonné et finalement douché, pour arrêter la transpiration. On lui permit de changer de toilette pour aller au manège. De Chypre profita de l'autorisation pour se boudiner. Au manège, il fit une entrée à sensation : il portait un complet de cheviot clair rayé de baguettes, une cravate rose et un chapeau haut de forme d'une soie éblouissante et lisse comme un miroir. Pickles, le head-lad et les boys ne purent s'empêcher de sourire ironiquement devant cette toilette conquérante — de ce sourire de côté particulier aux gens d'écurie et qui n'affecte qu'une partie de la mâchoire. L'entraîneur présenta un cheval au gentleman. Un bai brun au chanfrein étoilé, l'œil inquiet et farceur du pur sang vicieux.

« C'est Rossiter, dit-il à de Chypre ; la bête a la malheureuse habitude de se gratter le ventre avec les pieds de derrière. Vous allez le monter pour essayer de vous maintenir dessus. »

Le cheval sellé, mais non bridé, regarda le cavalier qu'on lui



destinait en secouant la ganache. Ce qui voulait dire, en mimique chevaline : « Je vais te faire sauter comme une crêpe ! »

Pickles lui flattait l'encolure.

« Vous allez le monter sans rênes, continua-t-il. Pour vous maintenir en selle vous jouerez des hanches et des aides. Les rênes ne sont pas faites pour s'y cramponner, mais pour diriger la locomotive du cheval. Pendant trois semaines vous monterez de cette façon, c'est le moyen d'obtenir, en peu de temps, une assiette solide et une fourchette convenable. Après, je vous expliquerai l'usage des rênes. »

Les lads maintenaient Rossiter.

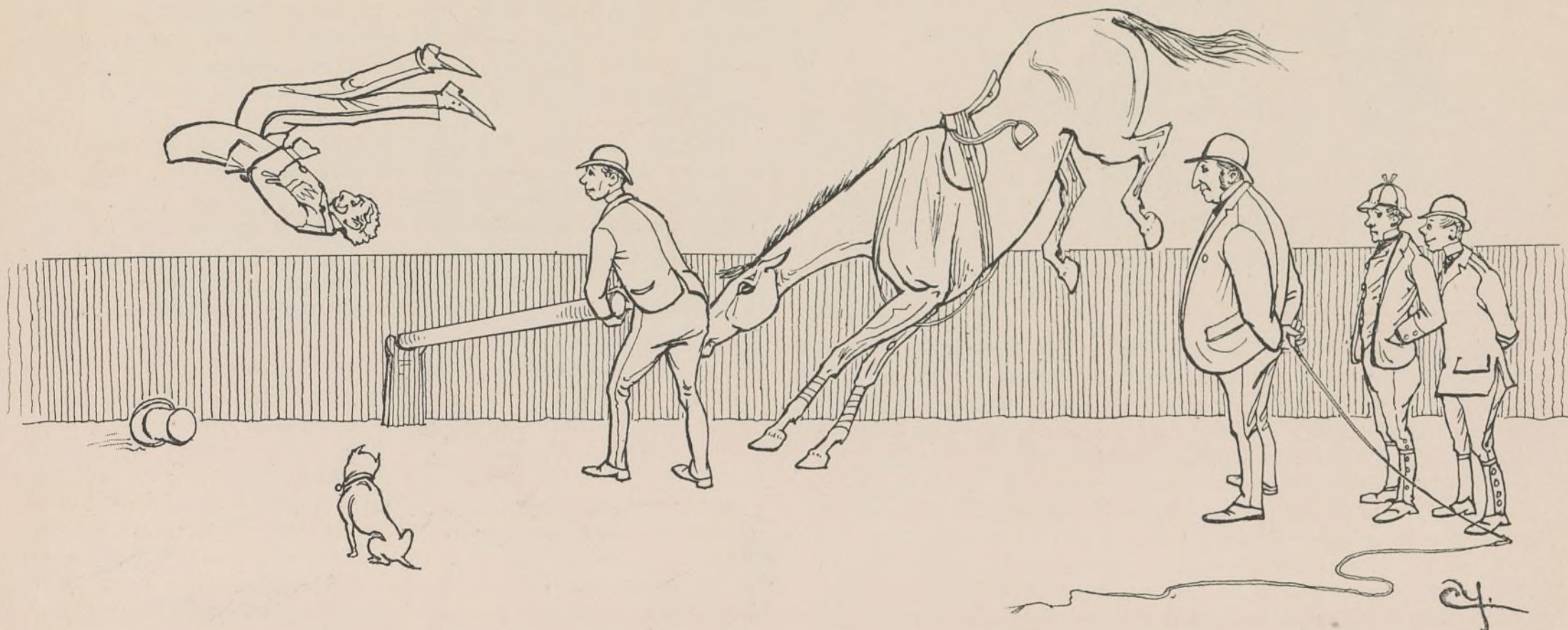
« Attention ! commanda l'entraîneur, chaussez l'étrier à fond, prenez bien le fond de la selle pour éviter l'accident. Assurez les

genoux, touchez des aides : les genoux doivent serrer les quartiers de la selle contre les côtes. Attention ! »

De Chypre saute en selle, les boys lâchent le cheval et s'écartent vivement, un coup de chambrière claqué, et le gentleman se trouve seul contre Rossiter. Libre, le cheval se cabra sans déplacer le cavalier. L'amour-propre rivait de Chypre à la selle. Rossiter, alors, changea de tactique : se dressant brusquement sur les épaules, il essaya son curieux petit travail qui consistait, comme le disait ingénieusement Pickles, à se gratter le ventre avec les pieds de derrière et à ruer sur place. De Chypre ne broncha pas.

L'entraîneur se frotta l'oreille en signe de satisfaction.

« Premier exercice ! cria-t-il. Vous allez sauter la barre fixe



en hauteur. Poussez le cheval droit devant vous ! Effacez les épaules pour faciliter le saut ! »

Un nouveau coup de chambrière donna le signal du départ. Rossiter partit à fond de train dans la direction de la barre. En arrivant sur l'obstacle, Rossiter s'arrêta net, raidit les épaules, plongea brusquement la tête, détacha la croupe avec la violence d'un ressort et fit sauter son cavalier par-dessus la barre, comme un simple ballon. De Chypre exécuta, malgré lui, un saut périlleux magnifique, perdit son chapeau dans la secousse et retomba juste pour s'asseoir dessus. Quand il eut accompli ce bel exploit, Rossiter se redressa et vint passer sa tête par-dessus la barre pour voir son cavalier se ramasser et le narguer par un hennissement de satisfaction. L'entraîneur et ses hommes, qui couraient à la suite du cheval en prévision de l'accident, arrivèrent pour constater une chute sans gravité et le désagrément de franchir les obstacles avec un chapeau de soie. Celui du gentleman, par suite du coup de tassement qu'il avait reçu, était transformé en accordéon.

Le sourire de côté des lads éclaira leurs physionomies placides.

« C'est une leçon, observa Pickles, il faudra effacer les épaules et garder le fond de la selle une autre fois. »

Il fit seller un excellent sauteur, et, pendant une heure, de Chypre s'exerça au saut de la barre. Le gentleman se fit à ce métier ; il n'empoigna qu'une fois la crinière de son cheval.

« Vous pouvez déjeuner maintenant, dit Pickles, et il entraîna son pensionnaire vers la salle à manger. »

De Chypre, affamé, s'apprêtait à satisfaire les tiraillements de son estomac, lorsque Dolly plaça devant le jockey par amour une tasse de thé léger escortée d'une maigre rôtie. Lorsqu'il eut avalé sa tasse et sa rôtie, il réclama la suite.

« La suite ! se récria Dolly, il n'y a pas de suite : le gentleman ne doit pas manger davantage. »

De Chypre fit la grimace et ne répliqua pas.

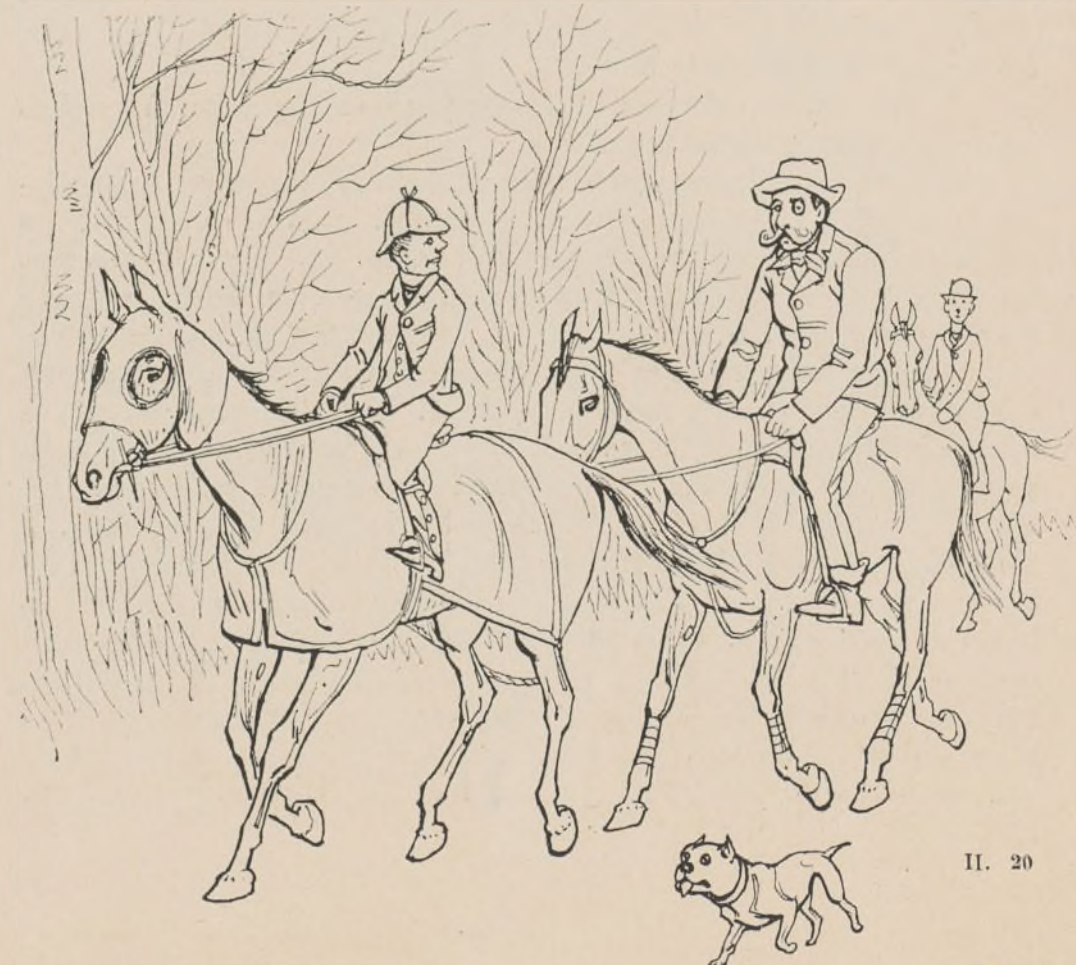
Aussitôt après le repas, Pickles envoya son élève sur une jument faire du trotting dans la route des Lions, avec toute sa cavalerie. Il obligea le gentleman à prendre un chapeau mou, un vêtement foncé ; il lui persuada de se faire confectionner des chemises souples pour monter à l'exercice et le conduisit chez un petit marchand d'étoffes assez mal assorti qui se défit, à cette occasion, d'un rossignol qui datait de vingt ans : une pièce de cretonne imprimée de têtes de caniches d'une belle nuance marron, teint garanti. De Chypre, qui avait brisé son col et froissé ses manchettes à la première chute, accepta cette ridicule emplette et la pièce fut livrée à Dolly qui, très experte aux combinaisons d'entraînement, tailla, rognait l'étoffe à sa guise.

Après la cavalcade en forêt, le gentleman fut invité à reprendre son grotesque équipement de suée. Un autre lad le promena sur la route de La Morlaye, au pas accéléré. Au retour, le lad lui fit gravir la côte au pas de charge. La cérémonie du bouchonnage,

de l'essuyage et du douchage recommença dans toutes ses péripéties. Pickles remit ses deux cent cinquante livres sur le matelas et chanta des vers de circonstance :

*My father, my father, I'm now in his power,  
The Erlking has struck me and wounded me sore.*

Une deuxième séance au manège suivit la seconde suée. De Chypre remonta Rossiter qui, cette fois, n'ayant pas réussi à projeter son cavalier par-dessus l'obstacle, franchit la barre de pied ferme, détala au triple galop sur la piste, caracola, bondit comme un lion, et, ne parvenant pas, à son gré, à jeter hors de selle un cavalier aussi tenace, tomba sur les genoux et se roula dans le sable comme un jeune chien, entraînant de Chypre dans sa chute. Les lads se jetèrent à temps sur le cheval pour lui retirer sa victime, et le gentleman en fut quitte pour se laver et s'épousseter. Après quoi, on lui offrit à diner. La bonne aux cheveux roux lui octroya une autre tasse de thé, avec une rôtie non beurrée de quinze grammes, tandis que l'ex-jockey s'offrait, sous les yeux du jeûneur, un appétissant potage à la tortue, des tranches de rosbif attendrissantes, des patates, un plum-pudding parfumé, une tarte à la rhubarbe d'un vert délectable. Pour dessert, Pickles combla son hôte d'histoires de cracks et de jockeys célèbres : il expliquait comment Hatchett avait monté Varaville, comment Franc-Picard abordait le talus à revers, comment Andrews se pelotonnait en boule pour exécuter des chutes anodines, les hardiesses de Lamplugh, les finesses de Cas-



II. 20





sidy, la présence d'esprit de Wheelan. A dix heures, il remit à son auditeur un traité sur le dressage du cheval d'obstacle, et le conduisit à sa chambre : une pièce très vaste, meublée sommairement d'un tub, d'une armoire, d'un tabouret et d'une vulgaire paillasse. De Chypre, courbaturé, endolori par les chutes, les cuisses épluchées par les rudes contacts de la selle, réclama un lit.

« Ça n'est pas dans la combinaison, s'empressa de lui faire remarquer l'entraîneur, la plume de froment assouplit les os. »

A minuit, alors qu'il dormait profondément, Pickles vint le réveiller. De Chypre se fâcha. Mais le training ne s'émut pas de la mauvaise humeur de son élève : il lui ordonna d'avalier une potion. Le pensionnaire s'y refusa, Pickles insista, de Chypre s'obstina. Très calme, l'ancien jockey appuya l'index sur le bouton d'une sonnerie électrique. A l'appel du timbre, quatre lads vigoureux pénétrèrent ; sur un signe, ils se saisirent du gentleman. L'un lui maintint les pieds, l'autre les bras, un troisième lui comprima le buste, le dernier lui riva la tête. Pickles, alors, s'approcha, introduisit adroitement dans la bouche du captif un petit appareil en argent qui avait beaucoup d'analogie avec une poire d'angoisse. Cet appareil distendit complètement les mâchoires et permit au bourreau de faire avaler au patient le contenu de la potion : une drogue très active. De Chypre s'indigna d'un pareil traitement, il invectiva l'entraîneur et ses lads ; mais la colère la plus légitime finit par céder aux droits imprescriptibles de la purge. Le gentleman dut s'incliner pour obéir à la loi naturelle. Il maudit Pickles et son restaurant !

Cinq semaines se passèrent ainsi, avec une régularité désespérante. Les drogues, les suées, les tasses d'eau chaude avec des rôties de quinze grammes assaisonnées de récits de sport. Et la fréquentation de tous les dérobards, de tous les rossards, de tous les harengs-saurs de l'écurie.

De Chypre sur Tartarin amusa souvent la galerie pendant les premières leçons de rênes. Pickles faisait monter ce cheval à son élève pour lui donner de l'avant-bras. Il lui recommandait donc de tenir les rênes très courtes pour empêcher le cheval de plonger. Tartarin semblait s'accommoder d'être tenu, puis, quand l'animal sentait un peu de défaillance dans les poignets du cavalier, il allongeait subitement la tête, ramenait les rênes violemment et de Chypre, entraîné par la spontanéité du mouvement, glissait comme un savon sur l'encolure du cheval pour aller embrasser le sable de la piste.

« Julie ! Julie ! s'écriait-il à chaque mésaventure, à quelles bêtes m'avez-vous abandonné ? »

Au bout de cinq semaines d'un régime aussi sévère, le gentleman avait perdu quarante livres. Il flottait dans ses culottes, ses gilets pendaient piteusement sur son torse, ses jaquettes ajustées semblaient avoir été prises à un décrochez-moi-ça. Sa belle figure était décomposée. Ses joues caves, ses pommettes saillantes, ses yeux cernés, inspiraient la pitié. Mais son éducation de rider était complète : il montait dans les galops, hors du manège, sur la route en feuilles, avec de vrais jockeys qui l'accompagnaient dans son travail et l'habituèrent à courir le bras gauche en dedans. De Chypre laissait la bouche du cheval très libre dans le saut, il abordait l'obstacle d'un train modéré, le cheval bien rassemblé, les épaules en arrière ; il franchissait les rivières dans le train et les haies au petit galop. Le jeune prolongé, les privations, l'exercice avaient décuplé ses forces et raffermi ses muscles. Il se sentait un homme nouveau, et les longs parcours qu'il effectuait en selle à une allure effrénée, passant partout, franchissant tout avec une crânerie de héros, le grisaient d'une ivresse orgueilleuse

« Julie, murmurait-il en cinglant de la cravache les frondaisons qui bordaient les layons, dans huit jours, vous serez à moi ! »

Un matin de la dernière semaine, Pickles demanda au gentleman l'autorisation de prendre deux enveloppes de sa papeterie.

« Prenez-les, puisqu'elles sont entre vos mains, répliqua de Chypre surpris. »

— Oh ! fit Pickles, c'est pour employer des enveloppes inconnues du bureau de poste d'ici. »

Et devant son pensionnaire, il enferma dans chaque enveloppe une aiguille fine. Il pria le gentleman d'écrire les adresses parce que son écriture n'était pas connue en ville. L'un de ces plis était pour le baron Grosbois, le propriétaire de l'écurie ; l'autre pour La Fricardière qui montait généralement pour l'écurie dans les courses de gentlemen.

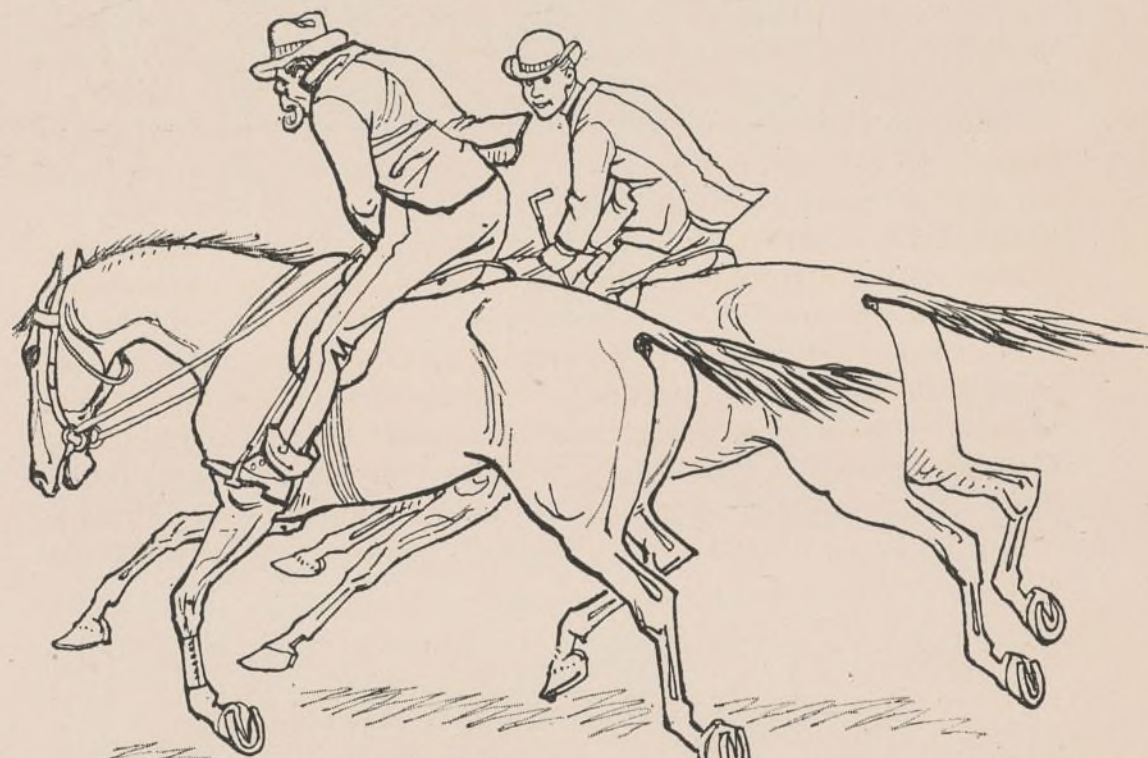
« On peut perdre une lettre, expliqua l'entraîneur, de cette manière il n'y a que les initiés qui savent. Nous sommes tellement espionnés que nous correspondons en rébus. »

Le lendemain, Grosbois et son associé vinrent rendre visite à de Chypre.

La Fricardière fut ébahi de la transformation de son protégé ; le baron sourit de cet excès d'entraînement par amour.

« Vous aviez raison, Pickles, c'est une aiguille. »

L'entraîneur répondit sur sa tête de la préparation de son élève. Ces messieurs se rendirent séparément sur la route en feuilles, où, devant eux, de Chypre exécuta, sur un bon sauteur, la gamme des sauts qui composent un grand steeple-chase, avec



une aisance et un brio remarquables. Le propriétaire et son associé se regardaient ravis ; ils avaient peine à croire qu'on pût



accomplir ce prodige de former, en six semaines, un steeple-rider aussi brillant.

« Le gentleman a beaucoup d'avenir, affirma l'ancien jockey ; il fera son trou. Il y a des chevaux comme ça. »

Sur ce compliment, ils se séparèrent avec promesse de se retrouver encore avant le départ.

Le soir les réunit dans le salon de Pickles. La Fricardière passa une canne sous les gros meubles et dans la cheminée pour s'assurer qu'aucun tipster ne s'y cachait, tandis que l'entraîneur fermait les volets et les portes après s'être convaincu que per-



sonne ne rôdait aux alentours. Ces précautions prises, les quatre hommes se réunirent au milieu de la pièce.

« Votre combinaison, Pickles ? commença le baron.

— Le gentleman sur Saltabadil, et l'ami de Monsieur le baron sur Séphora.

— Pas mal, répondit le baron, sacrifier la pouliche. Pourvu que monsieur de Chypre se tienne en selle jusque-là.

— Oh ! il tiendra, affirma Pickles.

— Baron, dit de Chypre, faisons mieux. Je réclame le cheval plus le montant du prix. Combien me vendez-vous Saltabadil ?

— Acheter mon cheval ! Y pensez-vous ? Jamais ! Je suis persuadé que, si vous perdez la course, il n'y aura pas de votre faute. Vous risquez plus que moi, la partie ne serait pas égale.

— La course est gagnée d'avance, reprit Pickles. A quatorze livres d'écart, jamais Palamède ne pourra soutenir le train des chevaux de Monsieur le baron. Le poulain vaut quarante livres de plus que Baudres ne valait à son âge. Il saute comme un crapaud et se laisse mener comme un mouton. Le gentleman a la course en mains.

— Soit, fit le baron pour terminer, marchons comme cela. Pour les *touts* et les journalistes, c'est La Fricardière qui monte Saltabadil. Nous changerons la monte au dernier moment. Adieu, Monsieur, dit-il à de Chypre, Pickles vous fera faire connaissance avec Saltabadil ; maintenez-vous en condition, et à dimanche... A propos, c'est Monsieur de Villebon qui monte Palamède, le grand favori, un autre prétendant à la main de madame d'Espérade. »

Ce fut son coup de fouet.

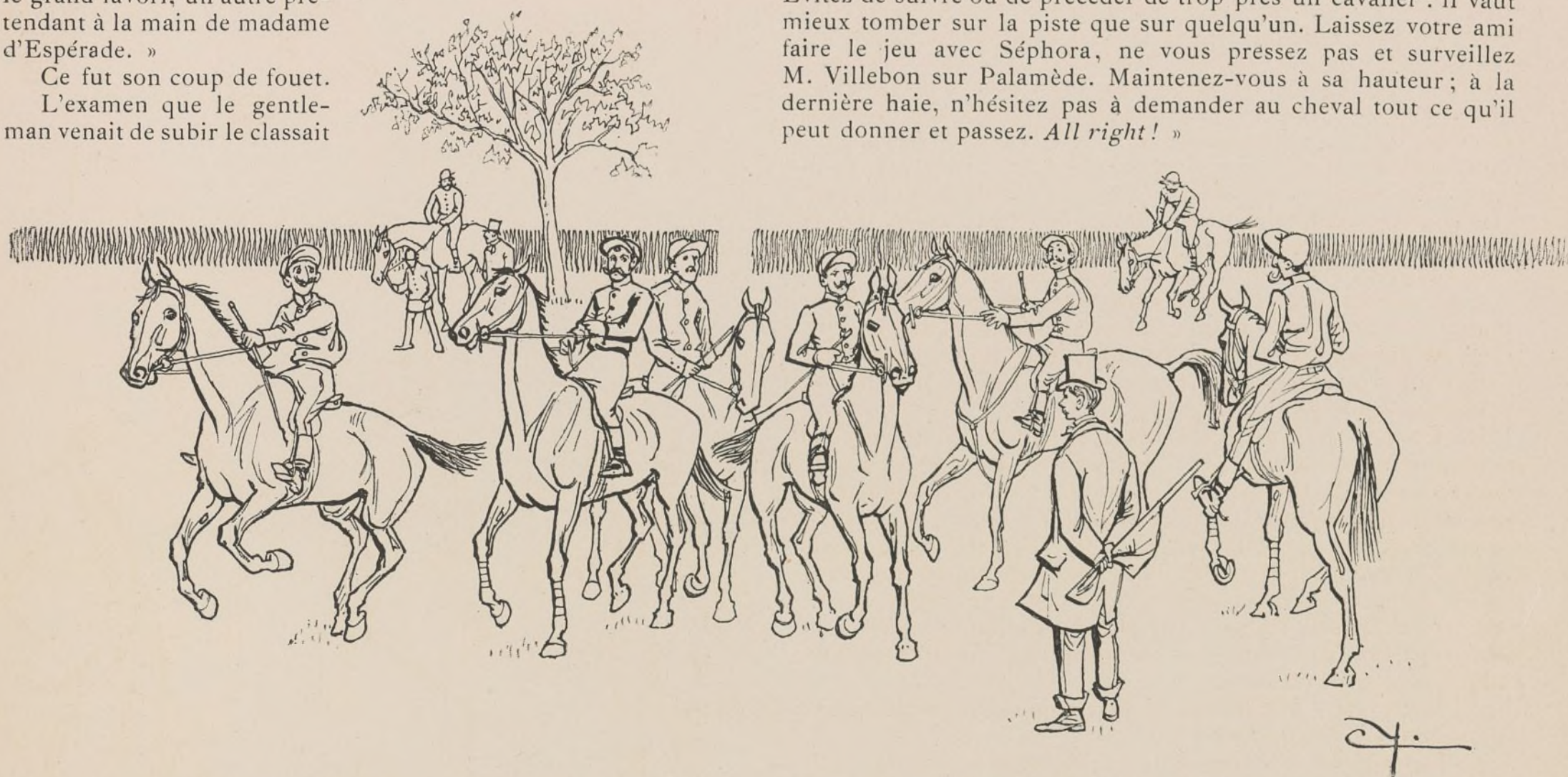
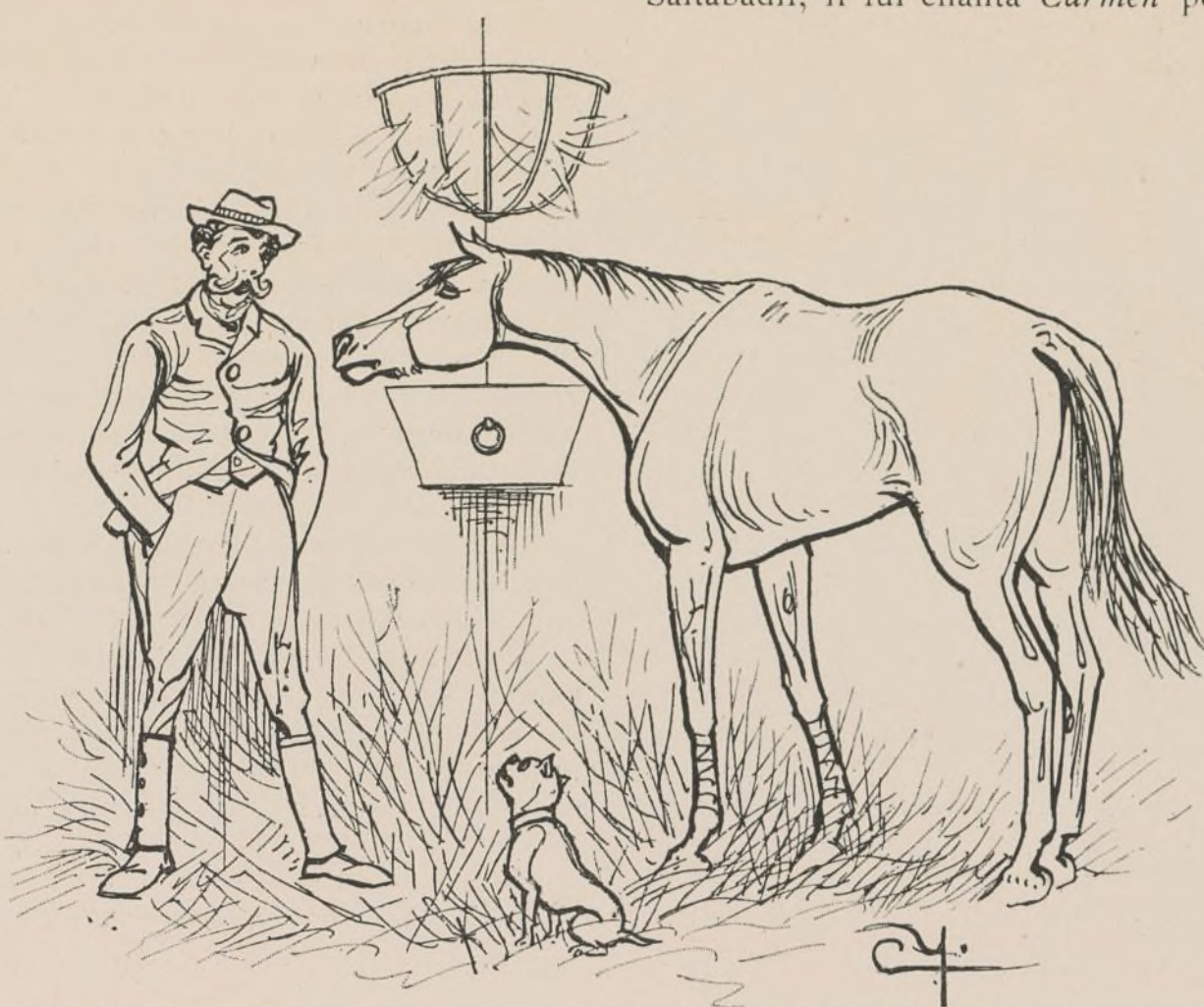
L'examen que le gentleman venait de subir le classait

première monte de l'écurie dans la fameuse épreuve, aussi l'entraîneur se relâcha-t-il de sa sévérité : il lui permit l'usage des œufs, du rosbif, du vin blanc en petite quantité, pour lui remonter le moral et l'amener dispos au jour de la lutte. De Chypre fréquenta Saltabadil, il lui chanta *Carmen* pour l'habituer à sa voix, et

répéta, sur le dos du poulain, le parcours qu'il allait accomplir sous les yeux de l'impériale Julie. Le jour de la course, Pickles combla son pensionnaire d'attentions touchantes. Il le conduisit à la gare, l'assit auprès de lui dans le wagon, lui conta des blagues, l'accompagna dans le coupé pendant le trajet du débarcadère aux tribunes. Il le suivit au vestiaire, l'habilla ; s'assurant qu'il mettait bien un caleçon épais, et la chemise souple à têtes de caniches en dehors, pour l'aisance du dos. Il lui mit ses bottes, ajusta la casaque, assujettit la toque et lui chaussa les éperons. Il poussa même l'amabilité jusqu'à porter lui-même la selle et la cravache aux balances !

Quand la cloche sonna la sortie du Pesage, Pickles était encore auprès de son élève, vérifiait les courroies de la selle et lui faisait, une larme à l'œil, ses dernières recommandations.

« Pas de galop en sortant, disait-il, ne sautez pas les obstacles. Rendez-vous au pas jusqu'au départ, ne faites pas voir ce que le cheval peut faire, ayez plutôt l'air de demander de la cote. Tenez le cheval à pleins bras au départ, sans le secouer, laissez-le se mettre sur ses jambes. N'effrayez pas la bête à l'obstacle, touchez-la légèrement de la cravache, la pointe en arrière ; qu'il comprenne. Evitez de suivre ou de précéder de trop près un cavalier : il vaut mieux tomber sur la piste que sur quelqu'un. Laissez votre ami faire le jeu avec Séphora, ne vous pressez pas et surveillez M. Villebon sur Palamède. Maintenez-vous à sa hauteur ; à la dernière haie, n'hésitez pas à demander au cheval tout ce qu'il peut donner et passez. *All right !* »



De Chypre suivit d'abord exactement les conseils de son professeur ; il alla s'aligner au pas devant le starter, près des sept concurrents qui restaient engagés. Villebon, sur Palamède, attirait l'attention des connaisseurs. Le cheval avait une tête ravissante, une encolure de cygne, des épaules et une poitrine admirables ; le rein, l'arrière-main, le flanc irréprochables. Il venait de gagner deux longues épreuves, battant les meilleurs steeple-chasers parmi les vieux spécialistes. Séphora, montée par La Fricardière, plaisait par sa petitesse ; c'était une pouliche mignonne, bien prise, très vite sur le plat et d'une grande résistance sur l'obstacle ; elle descendait de Patriarche ; sa naissance et six victoires successives en haies, deux steeple-chases gagnés dans la même journée, sur trois mille cinq cents mètres, en faisaient une gagnante probable. Ravageot, un hongre de huit ans, qui appartenait à un marchand de fromages, avait ses partisans ; il était fils de Silvio et sautait bien, on était sûr qu'il tiendrait la distance ;

il était monté par l'élégant Toiras, du Petit-Cercle. Mentor, un produit par Prometheus et Saxonia, figurait dans le peloton pour défendre les chances d'une écurie anglaise admise à concourir ; un cheval superbe qui n'avait jamais été battu dans son pays ; M. Headsick, un cavalier hors ligne, le pilotait. Fridolin et La Chèvre, deux vieux sauteurs surclassés, complétaient le peloton sans autre chance que celle de prendre la place de ceux qui tomberaient. Enfin Saltabadil, surmonté d'un gentleman sec comme une trique et sans réputation, n'inspirait pas de confiance ; il était long avec un ventre levretté, la croupe et les flancs couverts d'un poil long et grossier comme celui d'un blaireau ; il avait l'air d'un sac d'os. A côté des croupes luisantes des chevaux qui couraient gros, auprès des gaillards replets qui montaient à soixante-seize et soixante-dix-huit kilos, l'admirateur efflanqué de la belle Julie, sur sa bête apocalyptique, avait bien l'air d'un âne affamé. La hautaine veuve, mise par le baron au fait de la témé-



raire folie de l'entrepreneur de Chypre, assistait au départ; elle avait quelque peine à reconnaître un amoureux si peu flatteur. Le drapeau du starter donna le signal et les cœurs commencèrent à battre.

La Fricardière, sur Séphora, prit la tête pour fatiguer les gros poids, et mena avec une avance de cent longueurs. Après le talus, de Chypre remarquant la supériorité du galop de Saltabadil sur celui de ses adversaires, le laissa partir pour sauter en avant du lot. Au premier saut de la rivière, en face les tribunes, de Chypre passa dans un tel élan que les amateurs crièrent : Bravo ! Les autres sautèrent. De Chypre maintenait sa distance. Depuis que les chevaux étaient partis, accomplissant le parcours sans une faute, le doute envahissait les parieurs et leur faisait craindre une issue contraire à leurs prévisions. De Chypre voyant La Fricardière très loin de lui se persuada que le baron se défiait de son inexpérience et qu'il avait secrètement ordonné de gagner avec Séphora. Il augmenta son avance pour surveiller Séphora. A cinquante mètres devant lui, au brook, la pouliche fit panache en se recevant et roula sur son cavalier. Le gentleman éprouva un serrement de cœur; la chute de La Fricardière le laissait seul pour représenter l'écurie; il arriva sur l'obstacle en plein galop, franchissant la barre, le brook et le corps de son ami allongé sur l'herbe, sans mouvement. Séphora s'était relevée; habituée au parcours, elle continuait la course précédant toujours Saltabadil. De Chypre sauta la rivière du huit d'une foulée vertigineuse. Le public l'acclamait au passage; mais lui n'entendait rien, ne voyait rien que la pouliche qui, devant lui, sautait en liberté. Les têtes le long des haies, les épaulettes rouges des fantassins aux bords des pistes, les gardiens des civières, disparaissaient emportés dans un tourbillon qui n'existait que pour ses yeux. Mais Ravageot avec Toiras, Palamède et les autres survenaient, lancés à sa poursuite; la chasse s'animait. Ravageot surtout semblait à craindre; un moment, il vint se placer à la hauteur du cheval du baron Grosbois. D'un léger mouvement de cravache, de Chypre le distança. Il franchit la rivière des tribunes pour la seconde fois dans un style écrasant. Les tribunes frémissaient. Le sac d'os alarmait les parieurs.

« A combien Saltabadil ? » demanda madame d'Espérade.

Fridolin et La Chèvre refusèrent le saut, les pauvres bêtes secouaient la tête, affolées. Palamède et Mentor précédaient Ravageot qui tenait bon, pour un cheval de marchand de fromages; il semblait de taille à les toiser. Cependant, Headsick n'avait rien demandé à Mentor, et Villebon sur Palamède surveillait ses deux adversaires. La belle ardeur de M. de Chypre ne tiendrait pas. Saltabadil, toujours en tête, avait rejoint la pouliche qui fatiguait et peinait visiblement; Séphora manquait de poumons. Néanmoins sa décharge lui permettait de se maintenir aux côtés de son compagnon d'écurie. Ils sautèrent ensemble la dernière rivière, et quand de Chypre, qui ne craignait plus les petits obstacles qui restaient à franchir, lança le cheval à toute vitesse dans la boucle du huit, Séphora conserva le train. Des tribunes, une tempête de cris montait; Palamède et les autres ne rattraperaient jamais les deux cents mètres d'avance que Saltabadil avait sur eux. Le gentleman sentait la course gagnée, la certitude de la victoire prochaine lui fit perdre son sang-froid. Il terminait

le parcours à une vitesse de course plate; au mur, Séphora passa d'une longueur, sauta et tomba en travers. Saltabadil, coupé dans son élan, s'arrêta net et glissa. De Chypre, emporté par la vitesse acquise, vida les étriers, s'abattit comme un pantin sur l'arête du mur pour s'y briser le bras droit.

Une clameur terrible s'éleva des tribunes.

A cinq cents mètres du poteau, alors qu'il était bien en course, quel effondrement !

Un sanglot expira sur ses lèvres. Son rêve allait se réaliser, et il échouait en vue des tribunes ! Ah ! la confiance du baron était bien placée. Les paris engagés sur le cheval, le montant du prix, l'objet d'art ! Et Villebon, son rival, qui arrivait au galop pour lui enlever madame d'Espérade. Comme ils riraient de sa folle équipée ! Un sentiment de rage le galvanisa de la tête aux pieds.

Toiras et Villebon, comprenant, aux cris du public, qu'un accident survenu à de Chypre leur livrait la course, activaient leurs montures, et l'anglais, sur Mentor, s'apprêtait à leur griller la politesse sur le poteau, lorsqu'une rumeur sauvage envahit l'hippodrome. De Chypre s'était relevé et, malgré son bras mort qui pendait inerte le long de son buste, malgré la douleur, il était remonté en selle, il avait ramené Saltabadil en arrière, courant à la rencontre de ceux qui venaient sur lui, puis, faisant volte-face, il ramenait le poulain sur l'obstacle où il avait failli rester et passait. Les autres, enhardis, se rapprochaient, de Chypre entendait le souffle de leurs chevaux derrière le sien, il le poussait des genoux, volait dans la direction du disque et gagnait par vingt longueurs, les rênes dans la main gauche et la cravache aux lèvres !

Quand il passa devant les tribunes, un tonnerre d'applaudissements éclata. Julie se compromit aux yeux des vaincus en agitant son mouchoir : elle fêtait la victoire du sac d'os et de l'âne affamé !

Hélas ! ce fut bien différent dès que le cavalier eut dépassé le winning-post. Un tapage de cris joyeux égaya la pelouse et les tribunes; un éclat de rire inextinguible agita les spectateurs. Toiras et Villebon, bien qu'essoufflés, se tordaient en selle derrière le gagnant.

Sur la croupe brune du cheval, par la culotte fendue du gentleman, la chemise souple constellée de caniches marrons faisait tache au triomphe !

Les joues de la belle Julie se couvrirent du rouge de la honte, elle réclama sa voiture et partit écorchée de cette faute de goût.

Madame d'Espérade a épousé Toiras, placé second.

De Chypre, complété d'un bras de bois, a monté une écurie de steeple et court aujourd'hui sous ses couleurs.

Six semaines d'entraînement, une victoire mémorable et la perte d'une coquette lui ont fait comprendre que la faim n'est qu'une crampe, la concupiscence un excès de nutrition, et que la main d'une jolie femme ne remplace jamais la perte d'un bras.

Pickles, enchanté de sa combinaison, prétend qu'il n'y a pas de plaisir pareil à celui d'amener sur le turf un cheval non tondu pour rouler les preneurs !

PAUL DEVAUX.

(Illustrations de Crafty).

